Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Jack London

LES PIRATES DE SAN FRANCISCO

Patrouille de pêche

1905

Traduction de Louis Postif

Table des matières

1

“Mouchoir jaune[1]”

La baie de San Francisco est si vaste que ses tempêtes s’avèrent souvent plus désastreuses pour les grands navires que l’Océan déchaîné. Ses eaux contiennent toutes sortes de poissons, aussi sa surface est-elle continuellement sillonnée par toutes sortes de bateaux de pêche pilotés par toutes sortes de pêcheurs. Pour protéger la faune marine contre une population flottante aussi bigarrée, des lois pleines de sagesse ont été promulguées, et une Patrouille de Pêche veille à leur exécution.

La vie des patrouilleurs ne manque certes pas d’émotions : maints d’entre eux ont trouvé la mort dans l’accomplissement de leur devoir, et un nombre encore plus considérable de pêcheurs, pris en flagrant délit, sont tombés sous les balles des défenseurs de la loi.

Les pêcheurs de crevettes chinois comptent parmi les plus intrépides de ces délinquants. Les crevettes vivent en vastes colonies et se traînent sur les bancs de vase. Lorsqu’elles rencontrent l’eau douce à l’embouchure d’un fleuve, elles font demi-tour pour revenir vers l’eau salée. À ces endroits, quand le flot s’étale et se retire à chaque marée, les

[1] *White and Yellow*.

Chinois plongent de grandes nasses : les crevettes s'y font prendre pour être ensuite transférées à la marmite.

En soi, ce mode de pêche n'aurait rien de bien répréhensible, n'était la finesse des mailles des filets employés ; leur réseau est si ténu que les plus petites crevettes, celles qui viennent d'éclore et ne mesurent pas encore un centimètre de long, ne peuvent s'échapper. Les plages magnifiques des caps San Pablo et San Pedro, où se trouvent des villages entiers de pêcheurs de crevettes, sont infestées par la puanteur qui s'exhale des rebuts de la pêche. Le rôle des patrouilleurs consiste à empêcher cette destruction inutile.

À seize ans, j'étais déjà un bon marin et je naviguais dans toute la baie de San Francisco sur le ***Reindeer,*** un sloop de la Commission de Pêche, car j'appartenais alors à la fameuse patrouille.

Après un travail harassant parmi les pêcheurs grecs de la partie supérieure de la baie, où trop souvent l'éclair d'un poignard luisait au début d'une bagarre, et où les contrevenants ne se laissaient arrêter que le revolver sous le nez, ce fut avec joie que nous accueillîmes l'ordre de nous diriger un peu plus au sud pour faire la chasse aux pêcheurs de crevettes chinois.

Nous étions au nombre de six, dans deux bateaux, et, afin de ne point éveiller les soupçons, nous attendîmes le crépuscule avant de nous mettre en route. Nous jetâmes l'ancre à l'abri d'un promontoire connu sous le nom de cap Pinole. Lorsque l'Orient pâlit des premières lueurs de l'aube nous reprîmes notre voyage, et serrâmes de près le vent de terre en traversant obliquement la baie vers le cap San Pedro. La brume matinale, épaisse au-dessus de l'eau, nous empêchait de rien voir, mais nous nous réchauffâmes par

l'absorption de café bouillant. Il fallut également nous livrer à la tâche ingrate d'écoper l'eau de notre bateau ; en effet, une voie d'eau s'était ouverte à bord du *Reindeer*. Je ne m'explique pas comment elle s'était produite, mais nous passâmes la moitié de la nuit à déplacer le ballast et à explorer les joints, sans en être plus avancés. L'eau continuant d'arriver, nous dûmes doubler le quart dans le cockpit et la rejeter par-dessus bord.

Après le café, trois de nos hommes montèrent sur l'autre embarcation, un bateau pour la pêche au saumon, et nous ne restâmes que deux sur le *Reindeer*. Les deux bateaux avancèrent de conserve jusqu'à ce que le soleil parût à l'horizon dispersant la brume : la flottille des pêcheurs de crevettes se déployait en forme de croissant dont les pointes se trouvaient à environ cinq kilomètres l'une de l'autre. Chaque jonque était amarrée à la bouée d'un filet à crevettes. Mais rien ne bougeait et on ne distinguait aucun signe de vie.

Nous devinâmes bientôt ce qui se préparait. En attendant que la mer fût étale pour tirer de l'eau leurs filets lourds de poissons, les Chinois dormaient au fond de leurs embarcations. Tout joyeux, nous dressâmes aussitôt un plan de bataille.

— Que chacun de vos deux hommes attaque une des jonques, me souffla Le Grant, de l'autre bateau. Vous-même sautez dans une troisième. Nous ferons de même et rien ne nous empêchera de prendre au moins six jonques à la fois.

Nous nous séparâmes. Je plaçai le *Reindeer* à l'autre amure et courus sous le vent d'une jonque. En approchant, je masquai la grand-voile, cassai mon erre et parvins à glisser sous la poupe de la jonque, si lentement et si près qu'un de mes hommes sauta à bord. Puis, je laissai porter, ma

grand-voile se gonfla et je me dirigeai vers une seconde jonque.

Jusqu'ici tout s'était passé sans bruit, mais, de la première jonque capturée par le bateau de mes compagnons, un tintamarre s'éleva : des cris aigus en langue orientale, un coup de revolver et des hurlements redoublés.

— La mèche est éventée. Ils préviennent leurs camarades, me dit Georges, l'autre patrouilleur qui se tenait près de moi dans le cockpit.

Nous nous trouvions maintenant au beau milieu de la flottille et, avec une vitesse incroyable, la nouvelle de notre présence s'était propagée. Les ponts fourmillaient de Chinois à demi nus et à peine éveillés. Des cris d'alarme et des hurlements de colère flottaient au-dessus de l'eau calme, et bientôt éclatait le son d'une conque marine. À notre droite, le capitaine d'une jonque, armé d'une hache, coupa l'amarre, puis courut pour aider ses hommes d'équipage à hisser leur extraordinaire voile au tiers. Mais à notre gauche, dans une autre jonque, les pêcheurs commençaient seulement d'apparaître sur le pont. Je dirigeai le ***Reindeer*** vers cette embarcation, assez lentement pour permettre à Georges de sauter à son bord.

À présent, toute la flottille était en mouvement. Outre leurs voiles, les Chinois avaient tiré de longs avirons et la baie était sillonnée en tous sens de jonques en fuite. Désormais je me trouvais seul à bord du ***Reindeer,*** essayant fiévreusement de capturer une troisième jonque. La première que j'essayai d'attraper m'échappa sans peine, car elle borda ses voiles à fond et avança de façon surprenante dans le vent. Elle rentrait au vent d'un bon demi-quart de plus que le ***Reindeer,*** et je commençais à concevoir un certain respect

pour cet esquif dénué de grâce. Comprenant l'inutilité de la poursuite, je laissai porter, choquai l'écoute de grand-voile et me dirigeai grand largue vers les jonques sous le vent, où l'avantage était de mon côté.

Celle que j'avais choisie flottait de façon indécise devant moi, et comme j'évitais largement pour faire un abordage soigné, elle laissa porter brusquement, le vent emplit ses voiles et elle partit de l'avant, pendant que les Mongols, penchés sur leurs avirons, psalmodiaient en cadence un rythme sauvage. Mais ils ne me prirent pas au dépourvu. Je lofai rapidement. Poussant toute la barre sous le vent et la maintenant dans cette position avec mon corps, je halai progressivement l'écoute de grand-voile de manière à conserver le plus de force possible. Les deux avirons de tribord de la jonque furent dressés le long du bord et les deux bateaux se rencontrèrent avec fracas. Semblable à une main géante, le beaupré du *Reindeer* atteignit par-dessus le pont et balaya le mât trapu et la voile disproportionnée de la jonque.

Aussitôt s'éleva un cri à vous glacer le sang. Un gros Chinois à l'air terrible, la tête enveloppée d'un mouchoir de soie jaune et la face marquée de la petite vérole, planta une longue gaffe dans la proue du *Reindeer* et se mit en devoir de séparer les deux embarcations. Faisant une pause suffisamment longue pour laisser tomber le foc, au moment où le *Reindeer* se dégageait et commençait à dériver vers l'arrière, je sautai sur la jonque avec un bout de corde et l'amarrai solidement. L'homme au visage grêlé et au mouchoir de soie jaune s'avança vers moi, l'air menaçant ; je fourrai la main dans ma poche de hanche, et il hésita. Je n'étais point armé, mais les Chinois ont appris à se méfier des poches de hanche américaines, et je comptai là-dessus pour le maintenir à distance, ainsi que son farouche équipage.

Je lui ordonnai de jeter l'ancre à la poupe de la jonque, ce à quoi il répondit :

— Pas compris.

Les autres hommes d'équipage répondirent dans les mêmes termes, et bien que je leur expliquasse clairement ce que je désirais par des signes, ils s'obstinèrent à ne pas comprendre.

Devinant l'inutilité de toute discussion, je me rendis moi-même à l'avant du bateau, et jetai l'ancre.

— Que quatre d'entre vous montent à mon bord ! commandai-je d'une voix forte, indiquant avec mes doigts que quatre d'entre eux devaient me suivre, et le cinquième rester sur la jonque.

L'homme au mouchoir jaune hésita, mais je répétai le commandement d'une voix menaçante (exagérant ma colère) et au même moment je portai la main à ma hanche. De nouveau, l'homme au mouchoir de soie parut intimidé, et, l'air sombre, il conduisit trois de ses hommes à mon bord. Je larguai aussitôt et laissant le foc abattu, dirigeai ma course vers la jonque de Georges. Ainsi la tâche devenait plus aisée ; outre que nous étions deux, Georges possédait un revolver qui pouvait nous servir si les choses se gâtaient. Comme je venais de le faire pour l'équipage de la jonque prise par moi, quatre des Chinois furent transférés dans mon sloop et un seul demeura sur la jonque.

De la troisième jonque, quatre autres Chinois furent ajoutés à notre liste de passagers. De son côté le bateau de nos collègues avait ramassé ses douze prisonniers, et il vint se ranger à notre bord lourdement chargé. Leur situation était pire que la nôtre, du fait que le bateau étant très petit,

les patrouilleurs se trouvaient pêle-mêle avec leurs prisonniers et, en cas de révolte, il leur eût été bien difficile de ramener l'ordre.

— Il faut absolument que tu nous aides, me dit Le Grant.

Je regardai mes prisonniers qui s'étaient réfugiés dans la cabine et sur le toit de celle-ci.

— Je puis en prendre trois, répondis-je.

— Voyons, prends-en quatre, et Bill montera ici, suggéra l'autre (Bill était le troisième homme de la patrouille). Ici nous sommes serrés comme des sardines, et si jamais une bagarre se produit, ce n'est pas trop d'un Blanc contre deux Jaunes.

L'échange ayant eu lieu, Le Grant hissa sa voile de livarde et dirigea son bateau au sud de la baie vers les marais de San Rafael. J'établis le foc et mis le ***Reindeer*** dans la même direction.

San Rafael, où nous devions remettre nos prisonniers entre les mains des autorités, communiquait avec la baie par un long chenal boueux, tortueux et marécageux, navigable seulement à marée haute. La mer était déjà étale et comme le reflux commençait, il fallait se hâter si nous ne voulions pas attendre une demi-journée la marée suivante.

Avec le soleil levant, la brise de terre s'était affaiblie et ne nous arrivait plus qu'avec parcimonie. Le saumonier sortit ses avirons et nous laissa bientôt en arrière. Quelques-uns de mes Chinois se tenaient dans la partie antérieure du cockpit, près des portes de la cabine. À un moment donné, comme je me penchais sur la lisse du cockpit pour border le foc bien à plat, je sentis qu'on se frottait à ma poche de

hanche. Je ne laissai rien voir, mais du coin de l'œil je constatai que l'homme au mouchoir de soie jaune venait de découvrir le vide de cette poche qui jusque-là l'avait tenu en respect.

Pendant tout le temps qu'avait duré l'abordage des jonques, nous avions omis de vider l'eau du *Reindeer,* et à présent elle envahissait le plancher du cockpit. Les pêcheurs de crevettes me montraient cette eau et me regardaient d'un air interrogateur.

— Oui, tout à l'heure nous allons tous couler, si vous ne vous pressez pas d'écoper cette eau. Compris ?

Non, ils ne « comprenaient » pas, ou du moins me le firent savoir par des hochements de tête, tout en discutant mon ordre entre eux dans leur propre langue. Je soulevai trois ou quatre planches, pris une paire de petits seaux d'un placard, et par le langage infaillible des signes, je leur enjoignis de se mettre à l'ouvrage. Mais ils éclatèrent de rire ; quelques-uns entrèrent dans la cabine, d'autres grimpèrent sur le toit.

Leur ricanement n'augurait rien de bon ; il contenait une nuance de menace, une méchanceté qui se reflétait dans leurs regards sombres. Depuis que l'homme au mouchoir de soie s'était aperçu que ma poche de hanche était vide, il montrait plus d'arrogance, se faufilait parmi les autres prisonniers et leur chuchotait d'un air très sérieux.

Refoulant mon dépit, je descendis dans le cockpit et me mis à écoper. Mais à peine avais-je commencé que le gui se balança sur ma tête, la grand-voile se gonfla en donnant une secousse et le *Reindeer* s'inclina.

Le vent du matin s'annonçait. Georges était un vrai marin d'eau douce, et je dus abandonner mon seau pour prendre la barre. Le vent soufflait droit du cap de San Pedro et des hautes montagnes qui se dressaient derrière lui, aussi était-ce un temps à grains, la brise gonflant par moments la voile et à d'autres la secouant paresseusement.

J'ai rarement rencontré de type si incapable que ce Georges. Il convient de dire qu'il était bien handicapé, étant donné qu'il était poitrinaire, et je savais qu'en essayant d'écoper il risquait une hémorragie. Cependant l'eau montait et à tout prix il fallait prendre une décision. De nouveau, je commandai aux pêcheurs de crevettes d'aider à vider l'eau. Ils riaient d'un air de défi, et ceux qui se trouvaient dans la cabine avec de l'eau jusqu'aux chevilles mêlaient leurs ricanements à ceux de leurs compagnons juchés sur le toit.

— Tu ferais mieux de sortir ton revolver pour les obliger à écoper, remontrai-je à Georges.

Mais il hochait la tête et ne montrait que trop sa frayeur. Les Chinois voyaient aussi bien que moi son manque d'autorité et leur insolence devint insupportable. Ceux de la cabine ouvrirent les placards à provisions, ceux qui étaient montés sur le toit descendirent pour se joindre à eux et se livrer à une débauche dont nos biscuits et nos boîtes de conserves firent les frais.

— Qu'est-ce que cela peut bien nous faire ? me dit Georges d'une voix dolente.

Je trépignais de colère.

— S'ils échappent à notre contrôle, il sera trop tard pour essayer de les tenir. Le mieux serait de les faire obéir tout de suite.

L'eau continuait à monter et les coups de vent, présages d'une forte brise, augmentaient de violence. Les prisonniers, ayant absorbé nos provisions d'une semaine, s'amusèrent à courir d'un bord à l'autre si bien qu'au bout d'un instant le *Reindeer* se balança comme une coque de noix.

L'homme au mouchoir jaune s'approcha de moi, et, me désignant du doigt son village sur la grève de San Pedro, il me fit comprendre que si je mettais le cap dans cette direction et les conduisais à terre, en retour ils enlèveraient l'eau du bateau. En ce moment, elle atteignait les couchettes de la cabine et les couvertures étaient trempées. Néanmoins, je refusai. Georges ne parvenait pas à cacher son dépit.

— Si tu ne te montres pas plus énergique, ils vont se jeter sur nous et nous lancer par-dessus bord, lui fis-je remarquer. Si tu tiens à ta peau, passe-moi ton revolver.

— Le mieux serait de les mettre à terre, murmura-t-il timidement. Je ne veux point me faire noyer pour une poignée de sales Chinois.

— Et moi, je ne céderai pas à une « poignée de sales Chinois » pour échapper à la noyade, ripostai-je vigoureusement.

— En ce cas, gémit-il, tu vas couler le *Reindeer* et nous avec. À quoi cela t'avancera-t-il ?

— Chacun son goût.

Il ne répliqua point, mais je le vis trembler de façon pitoyable. Entre les Chinois menaçants et l'eau envahissante, la peur le paralysait. Plus que les Chinois et que l'eau, je redoutais Georges et les décisions qu'il pouvait prendre sous l'influence de la frayeur. Il jetait des regards désespérés vers

le canot minuscule amarré à l'arrière, aussi, durant la prochaine accalmie, je hissai la petite embarcation le long du bord. Je vis alors ses yeux briller d'espoir ; mais avant qu'il eût deviné mon intention, je défonçai la coque fragile d'un coup de hache et l'eau remplit le canot jusqu'au plat-bord.

— Nous allons couler ou nous sauver ensemble ! lui dis-je. Donne-moi ce revolver et je me charge de faire vider le ***Reindeer*** en un clin d'œil.

— Ils sont trop, se lamenta-t-il. Que pouvons-nous contre une telle bande ?

Écœuré, je lui tournai le dos. Depuis longtemps le saumonier se trouvait hors de vue, dissimulé par un petit archipel appelé les îles Marines ; nous ne pouvions donc attendre aucun secours de ce côté-là. « Mouchoir Jaune » vint vers moi sans vergogne, l'eau du cockpit clapotant contre ses jambes. Sa mine ne me disait rien de bon. Derrière le sourire aimable qu'il arborait se cachaient de noirs desseins. Je lui ordonnai de reculer, d'un ton si péremptoire qu'il obéit sur-le-champ.

— Tiens-toi à cette distance et n'approche pas.

— Pourquoi ? demanda-t-il, indigné. Moi pouvoir parler-parler beaucoup bon.

— Parler-parler, répétai-je d'un ton amer. (À présent, je savais qu'il avait compris ce qui s'était passé entre Georges et moi.) Pourquoi parler-parler ? Tu ne connais pas l'anglais.

Il grimaça un faible sourire.

— Si, moi beaucoup savoir parler. Moi honnête Chinois.

— Bon, répondis-je. Toi savoir parler-parler. Eh bien, enlève l'eau beaucoup-beaucoup. Ensuite, nous parlerons.

Il hocha la tête, tout en désignant du doigt ses compagnons par-dessus son épaule.

— Pas pouvoir. Tlès mauvais Chinois, tlès mauvais. Je crois… Hum…

— Arrière ! m'écriai-je.

Je venais en effet de remarquer que la main de mon homme avait disparu sous sa blouse et que son corps se tendait pour bondir.

Déconcerté, il retourna à la cabine parlementer avec ses camarades, à en juger par le papotage qui s'ensuivit.

Le *Reindeer* continuait de s'enfoncer et ses mouvements devenaient de plus en plus désordonnés. Dans une forte houle, il eût infailliblement coulé, mais le vent, lorsqu'il soufflait, venait de la terre et ridait à peine la surface de la baie.

— Il me semble que tu ferais bien de gagner le rivage, me dit soudain Georges.

Le ton de sa voix m'indiquait que sa peur le décidait à agir.

— Ce n'est pas mon avis, répondis-je brièvement.

— Je te l'ordonne ! s'écria-t-il, autoritaire.

— J'ai pour mission de conduire ces prisonniers à San Rafael, répliquai-je.

Au bruit de notre altercation, les Chinois sortirent de la cabine.

— À présent, vas-tu retourner à terre ?

Georges osait me parler ainsi, et braquait sur moi le canon de son revolver… de ce revolver dont, par lâcheté, il ne s'était pas servi pour faire obéir les Chinois.

Un flot de lumière m'inonda soudain le cerveau. La situation, dans ses moindres détails, se précisait nettement devant moi : l'humiliation de laisser échapper les prisonniers, l'explication boiteuse que je devrais fournir à Le Grant et aux autres patrouilleurs, l'inutilité de mes efforts et l'échec honteux au moment où j'allais remporter la victoire. Du coin de l'œil, je voyais les Chinois assemblés à la porte de la cabine, savourant déjà leur triomphe.

Cela ne se passerait pas ainsi.

Je levai la main et baissai la tête. Le premier geste eut pour effet de faire dévier le canon du revolver, et le second de mettre ma tête à l'abri de la balle qui alla siffler par-derrière moi. Je bondis. Une de mes mains se crispa sur le poignet de Georges tandis que l'autre agrippait l'arme. « Mouchoir Jaune », suivi de sa bande, s'élança vers moi.

Il ne s'agissait plus de tergiverser.

De toute mon énergie, je poussai Georges en avant et me reculai prestement, lui arrachant ainsi l'arme de la main et lui faisant perdre l'équilibre. Il s'effondra contre les genoux de « Mouchoir Jaune » qui culbuta par-dessus lui, et les deux hommes roulèrent dans le trou aménagé par moi dans le plancher du cockpit pour me permettre d'écoper.

L'instant d'après je braquai le revolver sur ces farouches pêcheurs de crevettes qui reculèrent, effrayés.

Je ne tardai pas à mesurer toute la différence qui existe entre le fait d'abattre des hommes qui attaquent, et celui de tirer sur des prisonniers coupables seulement du refus d'obéissance.

Lorsque je leur avais demandé de vider l'eau du trou, ils n'avaient rien voulu entendre, et même sous la menace du revolver, ces individus demeuraient assis, impassibles, dans la cabine inondée ou sur le rouf, et m'opposaient une incroyable force d'inertie.

Quinze minutes s'écoulèrent. Le ***Reindeer*** s'enfonçait de plus en plus, et sa grand-voile claquait dans le calme. Mais à la hauteur du cap San Pedro, j'aperçus au-dessus de l'eau une ligne sombre qui venait sur nous. C'était la bonne brise que j'attendais depuis si longtemps.

Je la montrai aux Chinois. Ils la saluèrent avec des cris de joie. Alors, du doigt je leur indiquai la voile et l'eau qui se trouvait à bord ; au moyen de signes je leur fis comprendre que lorsque le vent gonflerait la voile, l'eau ferait chavirer le bateau. Mais ils me répondirent par un ricanement de défi, car ils savaient que je ne manquerais pas de loffer, de larguer l'écoute de grand-voile et, en laissant faseyer celle-ci, d'éviter la catastrophe.

Cependant ma décision était prise. J'embraquai au contraire l'écoute d'un pied ou deux, l'enroulai d'un tour au taquet et, m'appuyant des pieds, maintins la barre avec mon dos.

Je pus de la sorte manœuvrer d'une main l'écoute et, de l'autre, tenir mon revolver. La ligne sombre s'approchait de plus en plus et les Chinois tournaient tantôt leurs regards

dans cette direction, tantôt vers moi avec une appréhension qu'ils étaient maintenant incapables de dissimuler.

Mon intelligence et ma force de volonté entraient en conflit avec les leurs : restait à savoir qui, d'eux ou de moi, supporterait le plus longtemps la menace d'une mort imminente et céderait le premier.

Le vent s'abattit sur nous. La grand-voile se raidit avec un brusque grincement des poulies, le gui se redressa, puis la voile se gonfla, le ***Reindeer*** s'inclina et pencha au point que la lisse ne tarda pas à plonger sous l'eau. L'inclinaison continua de s'accentuer et une partie du pont, puis les hublots du rouf plongèrent à leur tour. En même temps les vagues déferlèrent par-dessus la lisse du cockpit. Dans la cabine les hommes, violemment projetés les uns contre les autres, roulèrent du même côté dans un pêle-mêle inextricable ; ceux qui se trouvaient dessous couraient fort le risque d'être noyés.

La brise ayant légèrement fraîchi, le ***Reindeer*** inclinait encore davantage. Pendant un moment, je crus qu'il chavirait. Un autre coup de vent et c'en était fait de mon sloop. Tandis que, maintenant mon bateau, je me demandais si j'allais céder ou non, les Chinois crièrent grâce.

Jamais mélodie aussi douce n'avait frappé mes oreilles.

Alors, mais pas avant, je lofai et mollis l'écoute de grand-voile. Le ***Reindeer*** se redressa très lentement et lorsqu'il eut repris son équilibre, il était tellement enfoncé au ras de l'eau que je doutais de pouvoir le sauver.

Les Chinois se précipitèrent dans le cockpit et se mirent à écoper avec des seaux, des pots, des marmites et tout ce qui leur tombait sous la main.

Quel magnifique spectacle : l'eau volait par-dessus bord. Et lorsque le ***Reindeer,*** une fois de plus, se souleva avec orgueil sur la surface liquide, emportés par la brise, nous filâmes sur notre hanche, et, de justesse, nous traversâmes les bancs de boue et pénétrâmes dans l'étroit chenal.

Tout esprit de révolte était maté chez les Chinois, ils devinrent si obéissants qu'avant notre arrivée à San Rafael ils s'occupaient à la remorque, « Mouchoir Jaune » donnant l'exemple.

Quant à Georges, ce fut son dernier voyage avec la patrouille de pêche. Ce genre de sport ne l'emballait pas, expliqua-t-il, un emploi de scribe à San Francisco convenait mieux à ses goûts.

Nous partageâmes pleinement son avis.

2

Le roi des Grecs[2]

Le Gros Alec ne s'était jamais fait prendre par la patrouille de Pêche. Il se vantait qu'on ne l'aurait pas vivant, et racontait à qui voulait l'entendre que, parmi tous ceux qui avaient essayé de le capturer, aucun n'y avait réussi, et que deux hommes, espérant ramener son cadavre, avaient péri en mer. Cependant personne ne violait les règlements de la pêche de façon plus systématique et plus effrontée que le Gros Alec.

On le surnommait le Gros Alec à cause de sa forte carrure. Il mesurait six pieds trois pouces de haut, et sa largeur d'épaules et sa profondeur de poitrine étaient à l'avenant. Il était prodigieusement musclé et solide comme de l'acier, un nombre incalculable d'anecdotes circulaient parmi les pêcheurs sur sa force extraordinaire. Aussi audacieux et dominateur d'esprit que robuste de corps, il était également connu sous un autre nom : Le roi des Grecs.

La population des pêcheurs, en majeure partie composée de Grecs, se mirent sous sa protection et lui obéirent comme à leur chef. En cette qualité, il défendait leurs droits, les soutenait de son influence, les arrachait aux griffes de la

[2] *The King of the Crooks.*

loi lorsque par malheur ils se mettaient en faute, et, aux heures de danger, leur apprenait à s'unir dans la lutte.

Autrefois, la patrouille avait essayé de l'arrêter, et, après plusieurs défaites, y avait renoncé ; aussi lorsque j'appris que le roi des Grecs arrivait à Bénicia, je désirai ardemment le voir. Je n'eus du reste pas à le chercher longtemps. Avec son audace habituelle, dès son arrivée il nous rendit visite.

À cette époque, Charley Le Grant et moi travaillions sous les ordres d'un certain Carmintel ; tous trois nous nous trouvions à bord du ***Reindeer*** et nous nous préparions pour une tournée d'inspection, lorsque le Gros Alec sauta sur le pont. De toute évidence, Carmintel le connaissait : ils se serrèrent la main en gens qui se sont déjà rencontrés. Le Gros Alec ne prêta aucune attention à Charley ni à moi.

— Je suis venu ici pour pêcher l'esturgeon pendant un ou deux mois, annonça-t-il à Carmintel.

Ses yeux brillaient de défi, et nous vîmes ceux de notre chef se baisser sous le regard arrogant du visiteur.

— Entendu, Alec, dit tout bas Carmintel. Je te laisserai tranquille. Entre dans la cabine et nous discuterons plus longuement, ajouta-t-il.

Lorsqu'ils eurent fermé derrière eux la porte de la cabine, Charley me glissa un coup d'œil significatif. Trop jeune à cette époque, je ne connaissais guère les hommes et les procédés de certains d'entre eux, aussi je ne compris pas ce qu'avait voulu me dire Charley. Il ne me donna pas d'explication, cependant je flairai quelque chose de louche dans cette affaire.

Les laissant en tête à tête, nous descendîmes dans le canot et nous nous rendîmes au quai du Vieux Vapeur, où était amarrée l'arche du Gros Alec. Une arche est une petite péniche à fond plat aménagée en véritable logement et qu'on appelle encore un ***house-boat***. Ce bateau, qui ressemble assez à une arche de Noé, est aussi nécessaire aux pêcheurs de la baie supérieure que le sont leurs filets et leurs canots.

Nous mourions tous deux d'envie de voir de près l'arche du Gros Alec, car on racontait qu'elle avait soutenu plus d'une bataille et que sa coque était criblée de trous laissés par les balles.

Nous vîmes en effet les trous (bouchés de chevilles de bois peintes), mais ils n'étaient pas aussi nombreux que je me le figurais. Charley éclata de rire devant mon désappointement. Pour me consoler, il me fit le récit authentique d'une expédition dirigée contre la maison flottante du Gros Alec. Les hommes avaient mission de le capturer vif de préférence, mort si nécessaire. Au bout d'une demi-journée de lutte, les patrouilleurs se retirèrent en piteux état dans leurs embarcations, ramenant un mort et trois blessés.

Le lendemain matin, revenus avec du renfort, ils ne virent plus que les poteaux d'amarrage de l'arche du Gros Alec ; l'arche elle-même demeura cachée pendant des mois parmi les joncs très hauts de Suisun.

— Pourquoi ne l'a-t-on pas pendu pour meurtre ? demandai-je. Les États-Unis sont certainement assez forts pour traduire cet homme devant la justice.

— Il se livra lui-même et le jugement eut lieu, répondit Charley.

Il en coûta cinquante mille dollars au Gros Alec pour être acquitté, car il dut s'assurer les services des meilleurs avocats qui l'emportèrent grâce à leur habile tactique.

Tous les pêcheurs grecs de la baie y contribuèrent de leurs deniers. Le Gros Alec, à l'égal d'un roi, prélevait des impôts.

— Les États-Unis sont tout-puissants, mon garçon. Il n'en demeure pas moins vrai que le Gros Alec est un monarque au sein de la nation, avec un royaume et des sujets bien à lui.

— Que comptes-tu faire à propos de sa pêche à l'esturgeon ? Il va sûrement employer une « ligne chinoise ».

Charley haussa les épaules, et prononça d'un ton énigmatique :

— Nous verrons ce que nous verrons.

Une « ligne chinoise » est un engin fort ingénieux inventé par les nationaux dont il porte le nom. Par un simple système de flotteurs, de poids et d'ancres, des milliers d'hameçons, chacun sur une courte ligne spéciale, sont placés à une distance variant de six pouces à un pied au-dessus du fond de la mer. Le plus remarquable dans ce genre de ligne, c'est que l'hameçon, au lieu d'être muni d'un barbillon, est effilé et se termine par une pointe aiguë comme celle d'une aiguille. Les hameçons sont placés à quelques pouces l'un de l'autre et lorsque plusieurs milliers de ces engins sont suspendus comme une frange sur une longueur de quatre à cinq cent mètres, ils constituent un formidable obstacle pour le poisson qui avance par bandes au fond de l'eau.

L'esturgeon est de ce nombre. Il fouille la terre comme un cochon et pour cette raison même on le nomme « cochon de mer ». Piqué par le premier hameçon qu'il rencontre, il bondit de surprise et entre en contact avec une demi-douzaine d'autres hameçons. Alors il se débat si violemment que de tous côtés des pointes d'aiguille pénètrent sa chair tendre ; et les hameçons disposés à des angles différents retiennent le malheureux poisson jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Aucun esturgeon ne pouvant échapper à la ligne chinoise, cet instrument est appelé un « piège » par les lois qui régissent la pêche et, parce qu'il mène à l'extermination de l'esturgeon, son usage est prohibé.

Nous étions certains d'avance que le Gros Alec songeait à tendre une de ces lignes chinoises au nez et à la barbe des représentants de la loi.

Pendant quelques jours, Charley et moi surveillâmes de près les allées et venues du Gros Alec. Il remorqua son arche le long du quai de Solano jusque dans la crique du Chantier de Constructions Navales de Turner. Nous savions que cette crique était un endroit où abondait l'esturgeon : aussi ne doutâmes-nous pas un instant que le roi des Grecs allait attaquer sa besogne.

À l'intérieur et en dehors de cette crique, le courant de marée circulait comme l'eau dans le bief d'un moulin et il était impossible, sauf à mer étale, de lever, de descendre ou de poser une ligne chinoise en cet endroit. Aussi, entre le flux et le reflux des marées, Charley ou moi nous nous postions au quai Solano, pour surveiller la baie.

Le quatrième jour, j'étais allongé au soleil derrière la ceinture du quai, lorsque je vis au loin un youyou se détacher du rivage et avancer au milieu de la crique. Je portai aussitôt les jumelles à mes yeux et je suivis tous les mouvements de l'embarcation.

Deux hommes la manœuvraient et, bien qu'elle se trouvât à un bon mille de distance, je reconnus que l'un d'eux était le Gros Alec ; et avant que le youyou eût regagné la rive, j'en avais vu suffisamment pour affirmer que le roi des Grecs venait de poser sa ligne.

— Le Gros Alec a posé une ligne chinoise dans la crique au-delà du Chantier de Turner, annonça cet après-midi-là Charley Le Grant à Carmintel.

Une expression d'ennui passa sur les traits du chef, puis il répondit évasivement et ce fut tout.

Refoulant sa colère, Charley se mordit la lèvre et fit demi-tour.

— As-tu du cran, petit ? me demanda-t-il plus tard dans la soirée, au moment où nous finissions de laver les ponts du *Reindeer* et où nous nous préparions à descendre nous coucher.

Ma gorge se contracta et je ne pus répondre que d'un signe de tête.

— Alors, tout va bien, dit Charley, les yeux brillants de décision. Il faut absolument qu'à nous deux nous pincions le Gros Alec, malgré Carmintel. Puis-je compter sur toi ?

— Ce n'est pas facile, ajouta-t-il après une pause, mais avec un peu de courage nous y parviendrons quand même.

— Je n'en doute pas, dis-je d'une voix enthousiaste.

— Eh bien, c'est entendu, fit-il en me serrant la main.

Là-dessus nous allâmes dormir.

La tâche que nous nous étions assignée présentait maintes difficultés. Pour convaincre un homme de manquements aux lois de la pêche, il fallait le surprendre en flagrant délit avec toutes preuves à l'appui : hameçons, lignes et poisson. Autrement dit, nous devions capturer le Gros Alec sur la mer libre, où il pouvait nous voir venir et nous préparer une de ces chaudes réceptions dont il avait la spécialité.

— Impossible de le surprendre, dit Charley un matin. Si seulement nous pouvions l'approcher, les chances deviendraient égales. Essayons, malgré tout, de passer le long de son bord.

Nous étions sur le saumonier, ce bateau qui, en compagnie du ***Reindeer,*** avait fait la chasse aux pêcheurs de crevettes. La mer était étale, et comme nous contournions l'extrême pointe du quai Solano, nous vîmes le Gros Alec à l'ouvrage, remontant sa ligne et enlevant le poisson.

— Changeons de place, ordonna Charley. Gouverne juste sur son arrière, comme si tu te dirigeais vers la cale de halage.

Je pris la barre, et Charley s'assit sur une traverse au milieu du bateau, son revolver à portée de sa main.

— S'il s'avise de tirer, me conseilla-t-il, mets-toi au fond et gouverne de telle façon que seule ta main soit en vue.

J'acquiesçai d'un signe de tête, ensuite nous gardâmes le silence. Le bateau glissait doucement sur l'eau et nous ap-

prochions de plus en plus du Gros Alec. Nous le voyions distinctement retirer les esturgeons et les lancer au fond du bateau, tandis que son compagnon filait la ligne et dégageait les hameçons avant de les plonger sous l'eau. Nous étions encore à cinq cents mètres de lui, quand le gros pêcheur nous cria :

— Hé là, vous autres, que voulez-vous ?

— Vas-y toujours, me dit tout bas Charley. Fais celui qui n'entend pas.

Les minutes suivantes nous prodiguèrent des émotions. Le Gros Alec nous observait avec insistance, tandis que nous gagnions doucement sur lui à chaque seconde. Sans doute devina-t-il notre identité, car il nous lança soudain :

— Allez-vous déguerpir ? Je vous troue la peau si vous restez-là.

Il amena son fusil à hauteur de son épaule et me mit en joue.

— Oui ou non, allez-vous ficher le camp ? demanda-t-il.

Déçu, Charley grommela entre ses dents :

— Retournons. Le coup est raté pour cette fois.

Je redressai la barre et mollis l'écoute de la voile, ce qui nous écarta de notre route primitive de cinq ou six points. Le Gros Alec nous suivit du regard jusqu'à ce que nous fussions hors de portée, puis il reprit son travail.

— Vous feriez mieux de ne pas intervenir dans les affaires du Gros Alec, recommanda ce soir-là Carmintel à Charley, d'un air bourru.

— Tiens, il est venu se plaindre à toi ? lui demanda Charley, sarcastique.

Carmintel, mal à l'aise, se mit à rougir et répéta :

— Mieux vaut le laisser tranquille. Ce type-là est dangereux et cela ne nous avancerait guère de l'ennuyer.

— En effet, répliqua Charley, je crois comprendre qu'il est plus profitable de lui ficher la paix.

C'était une pierre lancée dans le jardin de Carmintel et, à l'expression du chef, nous vîmes que Charley avait frappé juste. Il était notoire que le Gros Alec se montrait tout aussi disposé à suborner la police qu'à lutter contre elle, et on citait les noms de plus d'un patrouilleur à qui le roi des Grecs avait graissé la patte.

— Voudrais-tu insinuer… ? commença Carmintel d'une voix menaçante.

Mais Charley lui coupa la parole.

— Je n'insinue rien, dit-il, tu as parfaitement saisi le sens de mes paroles, et si tu te sens morveux, ma foi…

Il haussa les épaules. Carmintel, interdit, se contenta d'écarquiller les yeux.

— Ce qu'il nous faut, c'est rivaliser d'imagination avec ce gars-là, m'avait dit Charley, un jour que nous avions vainement essayé de surprendre le Gros Alec dans la grisaille de l'aurore. Une salve de coups de fusil nous avait forcés à battre en retraite.

Pendant les jours suivants, je me creusai la cervelle pour découvrir un stratagème par lequel deux hommes, sur la mer

libre, pourraient capturer un troisième, tireur hors ligne et qui ne se séparait jamais de son arme. Chaque jour, entre deux marées, au vu et au su de tous, le Gros Alec filait sa ligne. Le plus exaspérant c'est que tous les pêcheurs, de Bénicia à Vallejo, étaient au courant des tours pendables que le roi des Grecs nous jouait impunément.

D'autre part, Carmintel nous envoyait, avec intention, contre les pêcheurs d'aloses de San Pablo, en sorte qu'il nous restait fort peu de temps pour nous occuper du fameux Alec. Mais la femme et les enfants de Charley habitaient Bénicia, qui devint notre quartier général, où nous retournions assez régulièrement.

— Je ne vois qu'une manière de procéder, dis-je après plusieurs semaines d'infructueuses réflexions. À mer étale, nous profiterons de ce que le Gros Alec soit revenu à terre avec son poisson pour lui chiper sa ligne. Il lui faudra du temps et de l'argent pour s'en procurer une autre, que nous lui enlèverons de la même façon. Si le bonhomme nous échappe, du moins nous avons là un excellent moyen de le décourager. Qu'en dis-tu ?

Charley répondit que l'idée ne lui semblait pas mauvaise. Nous guettâmes le moment propice, et à la première étale de basse mer, lorsque Alec, ayant retiré le poisson de sa ligne, fut rentré au village, nous sortîmes dans le saumonier. Nous connaissions le gisement de la ligne d'après des relèvements à terre, et il nous était facile de les repérer. La marée recommençait à monter lorsque, arrivés un peu au-dessous de l'endroit où nous croyions qu'était mouillée la ligne, nous jetâmes une ancre de bateau pêcheur. Donnant juste assez de cordeau à l'ancre afin qu'elle touchât à peine

le fond, nous la fîmes glisser tout doucement jusqu'à ce qu'elle fût crochée et le bateau maintenu raide et court.

— Nous la tenons ! s'écria Charley. Viens m'aider à la monter à bord.

Ensemble, nous hissâmes le cordeau jusqu'à ce que l'ancre apparût avec la ligne à esturgeons accrochée à une de ses pattes. Bientôt des vingtaines d'hameçons à l'aspect meurtrier brillèrent à nos regards. Nous venions tout juste de commencer à filer la ligne pour atteindre le bout par lequel nous pourrions la relever, quand un bruit sec dans le bateau nous fit sursauter. Nous regardâmes autour de nous, mais ne voyant rien de suspect nous nous remîmes à l'œuvre. Un instant plus tard, semblable bruit se reproduisit et le bordé fut fendu à l'endroit situé entre Charley et moi.

— Voilà qui ressemble fort à une balle, mon garçon, me dit mon compagnon. Alec nous envoie des pruneaux à longue portée.

— Il emploie de la poudre sans fumée, ajoutai-je en mesurant du regard l'éloignement du rivage, que j'estimai à environ un mille.

Je scrutai la rive sans découvrir le Gros Alec. Sans doute se cachait-il derrière quelque rocher d'où il nous tenait à sa merci. Un troisième projectile frappa l'eau, ricocha et siffla au-dessus de nos têtes avant de retomber un peu plus loin.

— Nous ferions mieux de nous en aller, remarqua Charley d'une voix calme. Qu'en penses-tu ?

Je partageais son avis et lui fis observer que nous n'avions que faire de ce bout de ligne. Là-dessus, on lâcha tout et nous hissâmes la voile au tiers. Aussitôt les balles

cessèrent et nous nous éloignâmes, déçus, à la pensée que le gros Alec riait à nos dépens.

Bien pis encore : le lendemain, sur le quai de pêche où nous inspections les filets, il jugea bon de se moquer ouvertement de nous devant tout le monde. Charley, noir de colère, eut la force de se contenir, mais il promit solennellement au roi des Grecs qu'il parviendrait bien un jour à le pousser en prison. Selon son habitude, Alec se vanta qu'aucun patrouilleur ne l'avait encore pris et qu'on ne le prendrait jamais ; tous les pêcheurs l'applaudirent. Les hommes s'excitaient de plus en plus et une bagarre allait éclater, mais le Gros Alec affirma son prestige royal en rétablissant le calme parmi ses hommes.

De son côté, Carmintel railla l'attitude de Charley, lui décocha des remarques sarcastiques et tenta même de le pousser à bout.

Bien que bouillant de colère, Charley répondit à ces provocations par un admirable sang-froid. Il m'assura néanmoins qu'il était bien décidé à capturer le Gros Alec, dût-il y consacrer le reste de sa vie.

— Je ne sais de quelle manière, mais, aussi vrai que je m'appelle Charley le Grant, je l'aurai. Patience. L'idée me viendra à l'esprit au moment propice.

En effet, elle surgit de la façon la plus insolite.

Un mois entier s'était écoulé durant lequel nous avions sillonné la baie du haut en bas sans pouvoir distraire un moment pour nous occuper d'un certain pêcheur qui, nous le savions, employait une ligne chinoise dans la crique du Chantier de Turner. Cet après-midi-là, nous patrouillions lorsque nous vîmes un yacht désemparé chargé de passagers

souffrant du mal de mer. Ce grand yacht, gréé en sloop, se trouvait en mauvaise posture du fait que l'alizé soufflait bon frais et qu'il n'y avait à son bord aucun marin digne de ce nom.

Du quai de Selby, nous suivions avec indifférence les manœuvres maladroites exécutées pour amener le bateau à mouiller et envoyer le canot au rivage. Un type d'aspect minable, portant une tenue blanche plus que douteuse, nous passa l'amarre de l'embarcation et grimpa sur le wharf après avoir failli plusieurs fois faire chavirer le bateau dans les flots agités. Il chancelait comme si la terre fuyait sous ses pieds, et il nous raconta ses ennuis.

Le seul vrai marin du bord, le seul homme sur qui on pouvait compter en cas de mauvais temps, avait été rappelé par télégramme à San Francisco, et ils avaient essayé de continuer seuls le voyage. La tempête et les grosses lames dans la baie de San Pablo avaient eu raison du reste de l'équipage ; tous les matelots étaient malades, et aucun d'eux ne savait ni ne pouvait rien faire ; ils avaient jeté l'ancre devant Selby avec l'intention d'abandonner le bateau ou de trouver quelqu'un qui les conduisit jusqu'à Bénicia. En un mot, connaissions-nous des marins qui consentiraient à piloter le yacht jusqu'à Bénicia ?

Charley m'interrogea du regard. Le *Reindeer* était mouillé dans un endroit sûr. Nous n'avions aucun travail particulier avant minuit. Vu la brise, nous pouvions cingler jusqu'à Bénicia en deux heures, passer quelques heures à terre et revenir à Selby par le train du soir.

— Entendu, capitaine, dit Charley au malheureux yachtman, qui esquissa un pauvre sourire en s'entendant conférer ce titre.

— Je ne suis que le propriétaire du bateau, expliqua-t-il en guise d'excuse.

En quelques coups d'avirons nous le ramenâmes à son bord et nous constatâmes l'état lamentable des passagers. Ils étaient là une douzaine d'hommes et de femmes, tous malades et incapables d'exprimer la moindre satisfaction à notre vue. Le yacht roulait terriblement bord sur bord, et à peine le propriétaire avait-il mis le pied sur le pont qu'il s'effondra et rejoignit les autres. Personne n'était fichu de nous donner un coup de main, de sorte que Charley et moi dûmes, à nous deux, dégager l'amas embrouillé des manœuvres courantes, hisser une voile et virer l'ancre.

Ce fut une rude bordée, quoique rapide. Le détroit de Carquinez n'était qu'un immense champ d'écume et d'embruns ; nous le traversâmes à toute allure vent arrière, le gui de l'immense grand-voile tantôt plongeant dans les flots, tantôt pointant vers le ciel. Mais les passagers, de même que les hommes d'équipage, demeuraient indifférents à tout.

Accroupis dans le cockpit, deux ou trois hommes, parmi lesquels le propriétaire, tremblaient lorsque le bateau montait, planait, puis plongeait de façon vertigineuse dans le creux. Durant les intervalles, ils tournaient vers le rivage des yeux avides. Le reste s'entassait, parmi les coussins, sur le plancher de la cabine. De temps à autre, quelqu'un poussait un gémissement, mais la plupart des passagers restaient inertes comme des cadavres.

La crique de Turner se trouvant sur notre route, Charley s'y glissa pour entrer en eau plus calme. Bénicia était en vue, et nous roulions sur une mer relativement tranquille quand, droit devant nous, nous aperçûmes un petit canot ballotté

sur les vagues. C'était l'étale de marée basse. Charley et moi nous échangeâmes des regards significatifs. Aucune parole ne fut prononcée, mais aussitôt le yacht se livra à une performance extravagante, virant mal à propos et faisant des embardées comme si le plus novice des amateurs tenait la barre. Notre bateau offrait le spectacle d'un yacht en fuite devant le temps ; il filait comme affolé à travers la baie, essayant parfois de reprendre un peu de sa maîtrise en un effort désespéré pour atteindre Bénicia.

Le propriétaire en oublia momentanément son mal de mer et l'inquiétude envahit de nouveau ses traits. Le canot, qui ne nous était d'abord apparu que comme un point sur l'eau, grandit bientôt à l'horizon, puis nous reconnûmes le Gros Alec et son associé qui, après avoir mis un tour de la ligne sur un taquet, suspendaient leur travail pour rire à nos dépens. Charley abaissa son suroît sur ses yeux et je suivis son exemple, sans deviner encore l'idée qui avait surgi dans son esprit et que, de toute évidence, il voulait mettre à exécution.

La proue écumante, nous arrivâmes à la hauteur de l'embarcation, si près que nous entendîmes, au-dessus du vent, les voix d'Alec et de son compagnon. Ils crachaient sur nous tout le mépris qu'éprouvent les marins professionnels pour les amateurs, surtout des amateurs maladroits.

Nous passâmes en trombe près des pêcheurs, et rien ne se produisit. Voyant ma déception, Charley ricana et me cria :

— Attention à la grand-voile et au foc !

Il mit toute la barre au vent et le yacht, docile, vira aussitôt. La grand-voile, déventée, se détendit, devint flasque,

oscilla un instant sur nos têtes avec le gui, puis se tendit brusquement sur le pic. Le yacht s'inclina jusqu'à tremper l'extrémité des barrots, et de profonds gémissements s'élevèrent du groupe des passagers atteints du mal de mer, qui furent culbutés à travers le plancher de la cabine pour être, en fin de compte, refoulés en tas dans les couchettes de tribord.

Nous n'avions pas le temps de songer à eux. Le yacht, complétant la manœuvre, vint debout au vent, les voiles en ralingue, et reprit son équilibre. Mais nous allions toujours de l'avant et droit sur notre route se trouvait maintenant l'embarcation. Je vis alors le Gros Alec se jeter à l'eau et son compagnon sauter pour s'agripper à notre beaupré. Puis survint un fracas, suivi de heurts et de grincements, tandis que l'embarcation passait sous notre quille.

— Cette fois, plus de fusillade à redouter, murmura Charley en courant à l'arrière pour voir ce qu'était devenu le Gros Alec.

Le vent et la mer arrêtèrent bientôt notre mouvement en avant, et nous commençâmes à dériver en reculant sur l'endroit de la collision. La tête noire et la face bronzée du roi des Grecs émergèrent au-dessus de l'eau et, manifestant seulement sa colère contre de maladroits amateurs, l'homme se laissa hisser à bord. En outre, il était hors d'haleine, car il avait dû plonger longtemps et profondément pour éviter notre quille.

Charley sauta sur le Gros Alec et le maintint sous lui dans le cockpit pendant que je l'aidais à le ligoter avec de solides garcettes. Consterné, le propriétaire du yacht réclamait des explications, lorsque l'associé du Gros Alec, venant du beaupré, s'affalait sur l'arrière et jetait un regard plein

d'appréhension par-dessus l'hiloire, dans l'intérieur du cockpit. Brusquement, Charley lui entoura le cou de son bras et l'envoya rouler sur le dos à côté du Gros Alec.

— Encore des garcettes ! cria Charley.

Vivement je lui en procurai.

L'embarcation, chavirée à une courte distance, flottait tranquillement au vent. Je bordai les voiles tandis que Charley, prenant la barre, faisait route sur elle.

— Ce sont deux vieux délinquants, expliqua Charley au propriétaire, furieux. Ils violent continuellement les lois de la pêche. Vous venez de les voir prendre en flagrant délit, et vous serez certainement appelé à la barre des témoins au tribunal.

Tout en parlant, il élongeait l'embarcation. La ligne avait été rompue, mais un bon bout y était resté accroché. Nous en retirâmes quarante à cinquante pieds, avec un jeune esturgeon retenu dans un amas d'hameçons sans barbes. Charley trancha cette partie de la ligne d'un coup de canif et la lança dans le cockpit auprès des deux captifs.

— Et voilà la preuve… la pièce à conviction, ajouta Charley. Regardez-la bien afin de la reconnaître devant les juges, et souvenez-vous de l'heure et du lieu de la capture.

Sans plus virer mal à propos ni faire d'embardée, nous arrivâmes ensuite triomphalement à Bénicia, emportant le roi des Grecs solidement ficelé dans le cockpit, et pour la première fois prisonnier de la Patrouille de Pêche.

3.

Une incursion chez les pilleurs d'huîtres[3]

Parmi les différents chefs sous les ordres de qui Le Grant et moi nous servîmes comme patrouilleurs, Neil Partington était certes le plus estimé. Honnête et courageux, il exigeait une stricte obéissance, mais en même temps il entretenait avec nous des relations de bonne camaraderie et nous laissait une grande liberté, à laquelle nous n'étions guère habitués.

La famille de Neil habitait Oakland, port situé à six milles environ de San Francisco, sur la rive opposée. Un jour que nous surveillions les pêcheurs de crevettes du cap San Pedro, notre chef fut avisé que sa femme était très malade ; une heure après, le ***Reindeer*** roulait vers Oakland, poussé par une fraîche brise du nord-ouest. Nous remontâmes jusqu'à l'embouchure de l'Oakland et jetâmes l'ancre. Pendant les jours suivants, Charley et moi profitâmes de ce que Neil se trouvait à terre pour raidir les haubans du ***Reindeer,*** rectifier l'arrimage du ballast, gratter le dessous et remettre le sloop en excellente forme.

Ce travail terminé, le temps nous parut long. L'état de la femme du chef demeurait stationnaire et il fallait attendre une semaine avant le dénouement de la crise. Charley et moi

---

[3] *A Raid on the Oyster Pirates.*

errions le long des docks, désœuvrés, ne sachant que faire, lorsque nous tombâmes sur la flottille des pêcheurs d'huîtres mouillée au wharf du port d'Oakland. En général, c'étaient de coquets et pimpants bateaux, très rapides, et assez solides pour braver le gros temps. Assis sur le parapet du wharf, nous les observions.

— On dirait que la pêche a été bonne, déclara Charley, désignant du doigt les tas d'huîtres sur les ponts, triées suivant trois grosseurs.

Les marchands de poissons alignaient leurs camionnettes au bord du quai, et en écoutant les discussions entre les pêcheurs et commerçants, je finis par connaître le prix de vente des huîtres.

— Ce bateau contient au minimum pour deux cents dollars de marchandises, calculai-je. Combien crois-tu qu'il ait fallu de temps pour rafler ce chargement ?

— Trois ou quatre jours, répondit Charley.

Ces deux types gagnent assez bien leur vie : vingt-cinq dollars par jour chacun.

Le bateau en question, le ***Fantôme,*** était mouillé juste au-dessus de nous. Deux hommes composaient son équipage. L'un d'eux, trapu et large d'épaules, possédait des bras longs comme ceux d'un gorille ; l'autre, grand et bien proportionné, avait des yeux bleus très clairs et des cheveux noirs et raides. Ces yeux et cette chevelure présentaient un contraste si frappant que Charley et moi nous attardâmes à considérer le bonhomme à qui ils appartenaient.

Bien nous en prit. Nous vîmes bientôt approcher un homme d'un certain âge, un riche commerçant, à en juger

par son allure et son accoutrement. Debout auprès de nous, il observait le pont du ***Fantôme***. Il paraissait d'humeur exécrable et plus il regardait le bateau, plus sa colère montait.

— Ces huîtres-là m'appartiennent, déclara-t-il enfin. J'affirme qu'elles sont à moi. Vous avez visité mes parcs cette nuit et vous les avez volées.

Les deux hommes du ***Fantôme*** levèrent la tête.

— Tiens ! Bonjour, Taft, lança le courtaud avec une insolente familiarité. (Parmi les rôdeurs de la baie, il était connu sous le sobriquet de « Mille-Pattes », à cause de ses longs bras.) Bonjour, Taft ! répéta-t-il du même ton gouailleur. Qu'est-ce qui te prend à grogner ainsi ?

— Vous avez volé ces huîtres dans mes parcs. Voilà ce que je dis !

— Ah ! Tu es un malin toi, de reconnaître tes huîtres dès que tu les vois ! ricana le Mille-Pattes.

Son compagnon intervint :

— Selon mon expérience, les huîtres sont toujours des huîtres, en quelque endroit qu'on les ramasse, et elles se ressemblent fort d'un bout à l'autre de la baie. Nous ne désirons nullement nous quereller avec vous, monsieur Taft, mais, je vous prie, cessez d'insinuer que ces huîtres vous appartiennent et que nous sommes des voleurs, avant d'être en mesure d'en fournir la preuve.

— Je sais que ce sont mes huîtres, rétorqua l'autre. J'en donnerais ma main à couper !

— Des preuves ! lança le grand gaillard aux yeux bleus qui, nous l’apprîmes plus tard, était surnommé le « Marsouin » à cause de son talent extraordinaire de nageur.

Décontenancé, M. Taft haussa les épaules. Bien sûr, il ne pouvait démontrer, preuves à l’appui, que ces huîtres provenaient de ses parcs, si certain qu’il en fût lui-même.

— Je donnerais mille dollars pour vous voir en prison, espèce de filous ! s’écria-t-il. Parfaitement ! J’offre une prime de cinquante dollars par tête pour vous faire arrêter et condamner tous, tant que vous êtes !

Un formidable éclat de rire s’éleva des différents bateaux, car le reste des pirates avait écouté la discussion.

— Les huîtres rapportent plus que ça ! remarqua sèchement le Marsouin.

Bouillant de colère, M. Taft fit demi-tour et s’éloigna. Du coin de l’œil, Charley remarqua la direction qu’il prenait. Quelques minutes plus tard, lorsqu’il eut disparu à un coin de rue, Charley se leva mollement. Je le suivis et nous nous éloignâmes d’un pas nonchalant par une rue opposée à celle qu’avait empruntée M. Taft.

— Vite ! Courons ! murmura Charley, une fois que nous fûmes hors de vue des pilleurs d’huîtres.

Bifurquant aussitôt, nous nous faufilâmes dans les carrefours, parcourûmes en divers sens les rues adjacentes jusqu’à ce qu’enfin la silhouette corpulente de M. Taft se profilât devant nous.

— Je vais interroger ce brave homme au sujet de cette récompense, expliqua Charley lorsque nous fûmes arrivés à la hauteur du propriétaire du parc à huîtres. Neil sera peut-

être retenu encore une semaine par la maladie de sa femme. En attendant, toi et moi pourrions accomplir de bonne besogne. Qu'en dis-tu ?

— Mais certainement, mais certainement ! s'écria M. Taft lorsque Charley se fut présenté et lui eut expliqué son dessein. Ces pirates me dérobent chaque année plusieurs milliers de dollars, et je serais heureux de les faire pincer et mettre en prison. Comme je l'ai dit tout à l'heure, j'offre cinquante dollars par tête… et j'y trouve encore mon compte. Ils ont pillé mes parcs à huîtres, arraché mes bouées de signalisation, terrorisé mes gardiens, et l'année dernière tué l'un d'eux. Malheureusement, il m'est impossible d'en fournir les preuves. Le délit a été commis au milieu de la nuit. Je n'avais que le cadavre du pauvre gardien et aucun indice : les détectives n'ont donc rien pu faire. Jusqu'ici, personne n'a réussi à arrêter un de ces pirates. Aussi, monsieur… Veuillez me rappeler votre nom ?

— Le Grant, répondit Charley.

— Je disais donc, monsieur Le Grant, que je vous suis très obligé des services que vous voulez bien m'offrir. De mon côté, je serai très heureux de vous faciliter la tâche. Mes gardiens et mes bateaux sont à votre disposition. Venez me voir à mes bureaux de San Francisco le jour qu'il vous plaira, ou téléphonez à mes frais. Surtout, ne regardez pas aux dépenses. Je vous les rembourserai toutes, pourvu qu'elles soient raisonnables. La situation devient intenable et il faut intervenir à tout prix… Il s'agit de savoir une bonne fois si c'est à moi ou à ces ruffians qu'appartiennent les parcs à huîtres.

— Maintenant, allons voir Neil, dit Charley, lorsque nous eûmes quitté M. Taft, qui retournait à San Francisco.

Non seulement Neil Partington ne mit aucun obstacle à notre projet, mais il nous prêta un concours précieux. Nous n'entendions rien à l'industrie ostréicole, alors que notre chef était ferré comme pas un sur la matière. En outre, au bout d'une heure environ, il nous mit en rapport avec un garçon de dix-sept à dix-huit ans, répondant au nom de Nicolas et pour qui le pillage des parcs à huîtres n'avait plus de secrets.

À cet endroit de mon récit, je dois vous expliquer que, dans la Patrouille de Pêche, Charley et moi jouissions d'une complète indépendance. Neil Partington, patrouilleur de métier, recevait un salaire régulier, tandis que Charley et moi, simples auxiliaires, étions rétribués au prorata de notre travail, autrement dit, un pourcentage nous était réservé sur les amendes imposées aux délinquants. D'autre part, nous conservions intégralement les récompenses qui nous étaient octroyées par les particuliers.

Nous proposâmes à Neil de partager avec lui toutes les générosités de M. Taft à notre égard mais le patrouilleur ne voulut rien entendre… trop heureux, ajouta-t-il, de profiter de cette occasion pour s'acquitter un peu envers nous des services que nous lui avions rendus.

Avant d'entrer en campagne, nous jugeâmes bon de tenir un long conciliabule et de tracer les grandes lignes de notre plan d'action. Nos physionomies n'étaient point familières aux gens de cette partie de la baie, mais le *Reindeer* étant trop connu des pirates, Nicolas et moi nous fréterions quelque voilier à l'aspect moins compromettant et cinglerions jusqu'à l'île Asparagus, où nous joindrions la flottille des pilleurs d'huîtres.

D'après les explications fournies par Nicolas sur la disposition des parcs et les agissements des pilleurs, il serait possible, à cet endroit, de surprendre ceux-ci en flagrant délit de vol, et de les capturer en même temps. Charley resterait sur le rivage avec les gardiens de M. Taft et un détachement de policiers qui nous prêteraient main-forte au moment voulu.

— Je sais précisément le bateau qu'il vous faut, dit Neil en manière de conclusion. C'est un vieux sloop, de forme bizarre, qui est mouillé à Tiburon. Toi et Nicolas, vous allez jusque-là par le bac, vous louez le rafiot pour une bouchée de pain, et vous rappliquez sur les lieux de pêche.

— Bonne chance ! nous dit-il deux jours plus tard au moment de nous séparer. Souvenez-vous que vous avez affaire à des types dangereux. De la prudence, surtout !

Nicolas et moi nous louâmes ledit bateau pour une somme dérisoire : mais, au moment de hisser la voile, tout en plaisantant nous constatâmes qu'il était beaucoup plus vieux et plus bizarre qu'on nous l'avait décrit. C'était une grosse embarcation à fond plat, arrière carré, gréée en sloop, avec un mât branlant, des haubans détendus, des toiles complètement usées et des manœuvres courantes pourries, dures au toucher et qu'on ne maniait pas sans appréhension.

Il sentait terriblement le goudron : de la poupe à la proue, du roof à la dérive, il était enduit de cette substance malodorante et, pour couronner le tout, ***Maggie-Goudron*** était écrit en grosses lettres blanches sur toute la longueur, de chaque côté du bateau.

Ce fut une course sans histoire, mais bien risible, de Tiburon à l'île Asparagus, où nous arrivâmes le lendemain au

cours de l'après-midi. Les pilleurs d'huîtres, une douzaine de sloops environ, étaient mouillés à l'endroit dénommé les « bancs abandonnés ». La ***Maggie-Goudron,*** poussée par une légère brise d'arrière, arriva parmi eux en se dandinant. Tous montèrent sur le pont pour nous regarder. Amusés par l'allure grotesque de notre vieux bateau, Nicolas et moi prenions plaisir à le manœuvrer de façon maladroite décuplant ainsi son aspect ridicule.

— Quel est ce sabot ? demanda quelqu'un.

— Dis-moi son nom et je t'en fais cadeau ! répondit un autre.

— Que je sois pendu si ce n'est pas l'authentique arche de Noé ! gouailla le Mille-Pattes, debout sur le pont du ***Fantôme.***

— Ohé ! De la fine goélette ! cria un autre d'un ton moqueur. Quel est votre port d'attache ?

Nous ne répondîmes point à leurs plaisanteries, mais, agissant comme des novices, nous feignions d'être très absorbés par la manœuvre de la ***Maggie-Goudron.***

Je l'amenai bien au vent du ***Fantôme,*** et Nicolas courut à l'avant pour mouiller l'ancre. La façon dont il s'y prit eut toutes les apparences d'une belle pagaïe : la chaîne, embrouillée, empêchait l'ancre d'arriver au fond. Aux yeux de tous, nous nous donnions un mal inouï pour débrouiller tout ce « pastis ». Les pirates furent dupes de nos feintes, et s'amusèrent follement de nos maladresses.

Mais la chaîne demeurait embrouillée et, au milieu des sarcasmes, nous dérivâmes et vînmes cogner contre le ***Fantôme,*** dont le beaupré creva notre grand-voile, y faisant un

trou de la dimension d'une porte cochère. Le Mille-Pattes et le Marsouin, se roulant sur le roof dans une crise d'hilarité, nous laissèrent nous dépêtrer de notre mieux.

Nous finîmes par y réussir, mais avec une gaucherie sans pareille, puis, toujours aussi malhabiles, nous démêlâmes la chaîne d'ancre dont nous laissâmes filer environ cent mètres. Avec une profondeur de trois mètres d'eau sous nous, cela permettrait à la ***Maggie-Goudron*** d'éviter sur un cercle de deux cent mètres de diamètre, où elle pourrait cogner au moins dans la moitié de la flottille.

Les bateaux des pirates étaient tous gentiment mouillés très court ; il faisait, en effet, un temps magnifique. Ils protestèrent ouvertement de notre ignorance. Pourquoi laisser filer une telle longueur de chaîne ? Non contents de protester, ils nous obligèrent à rentrer notre chaîne et à n'en laisser dehors qu'une dizaine de mètres.

Nous étant suffisamment fait passer aux yeux de tous pour des débutants maladroits, Nicolas et moi descendîmes pour nous féliciter mutuellement et préparer notre dîner. À peine avions-nous terminé le repas et rangé la vaisselle qu'un youyou vint accoster contre le ***Maggie-Goudron,*** et des pas lourds foulèrent notre pont. Puis la face bestiale du Mille-Pattes apparut au capot et il descendit l'échelle, suivi du Marsouin. Les deux hommes venaient de s'asseoir lorsqu'un deuxième youyou accosta, puis un troisième, et un quatrième jusqu'à ce qu'enfin toute la flottille se trouvât représentée dans notre cabine.

— Où avez-vous chipé ce vieux baquet ? demanda un petit homme poilu, aux yeux cruels et à l'allure d'un Mexicain.

— Nous ne l'avons pas chipé, répondit Nicolas, se mettant à l'unisson.

Et pour encourager les autres à croire que nous avions volé le ***Maggie-Goudron,*** il poursuivit :

— Et si nous l'avions fait, en quoi cela vous intéresse-t-il ?

— En rien. Je voulais seulement vous dire que je n'admire pas votre bon goût, ricana le Mexicain. J'aurais préféré moisir à terre plutôt que de monter dans un sabot pareil.

— Comment pouvions-nous le connaître avant de l'essayer ? s'exclama Nicolas d'un air si naïf que tous éclatèrent de rire. Dites-moi, s'empressa-t-il d'ajouter, comment faites-vous pour prendre des huîtres ? Nous voudrions bien en rapporter quelques-unes. Voilà pourquoi nous sommes venus ici.

— Et que feras-tu de tes huîtres ? demanda le Marsouin.

— Oh ! j'en donnerai aux copains, bien sûr, répliqua Nicolas. Je suppose que vous en faites autant des vôtres.

Cette réflexion provoqua un nouvel éclat de rire, et comme nos visiteurs se divertissaient de plus en plus, nous en inférâmes qu'ils ne soupçonnaient nullement notre identité et notre intention.

— Eh ! ce n'est pas toi que j'ai vu l'autre jour sur le quai d'Oakland ? me demanda à brûle-pourpoint le Mille-Pattes.

— Si fait ! répondis-je sans sourciller, prenant le taureau par les cornes. J'étais justement en train de vous regarder :

voilà ce qui m'a donné l'idée de vous imiter… du moins, ajoutai-je, si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Je vais te donner un conseil… rien qu'un… le voici : vous allez, ton ami et toi, vous débrouiller pour avoir un meilleur bateau. Nous n'accepterons pas d'être déshonorés par un tel baquet. Compris ?

— Bien sûr, répondis-je. Dès que nous aurons vendu quelques huîtres, nous nous équiperons convenablement.

— Et, ma foi, si vous jouez franc jeu et que vous vous montrez bons copains, continua le Mille-Pattes, vous pourrez courir la chance avec nous. Sinon (ici sa voix se fit dure et menaçante) il vous en cuira. C'est bien entendu ?

— Parfaitement, dis-je.

Après quelques recommandations de même nature, la conversation devint générale, et nous apprîmes que les parcs devaient être visités cette nuit-là même. Après une heure de bavardage, les pirates regagnèrent leurs bateaux et nous invitèrent à nous joindre à eux. « Plus on est de fous, plus on rit », nous dirent-ils.

Lorsqu'ils eurent rejoint leurs sloops respectifs, Nicolas me confia :

— As-tu remarqué le petit bonhomme à l'air mexicain ? C'est Barchi ; il fait partie de la bande des sportifs et celui qui l'accompagnait se nomme Skilling. Tous deux sont à même de verser une caution de cinq mille dollars.

J'avais déjà entendu parler de la bande des sportifs, un ramassis de voyous et d'assassins qui terrorisaient les bas quartiers d'Oakland, et dont les deux tiers étaient habituel-

lement sous les verrous pour des crimes allant du faux témoignage jusqu'au meurtre.

— Ce ne sont pas de véritables pilleurs d'huîtres, expliqua Nicolas. Ils sont venus ici simplement histoire de s'amuser et de gagner quelques dollars. Avec eux, il faudra ouvrir l'œil.

Assis dans le cockpit, nous discutions les détails de notre plan lorsque, vers onze heures, nous entendîmes le grincement d'un aviron dans un canot venant de la direction du ***Fantôme***. Nous tirâmes notre propre youyou le long du bord, y jetâmes quelques sacs et poussâmes vers les autres. Tous les youyous se trouvaient assemblés et l'intention des pirates était de faire une expédition sur les bancs d'huîtres.

À ma stupéfaction, il ne restait plus que quelques centimètres d'eau à l'endroit où j'avais jeté l'ancre dans trois mètres de fond. C'était la grande marée de la pleine lune de juin, et comme le flot devait encore descendre pendant une heure et demie, notre bateau se trouverait sur la terre sèche avant l'étale.

Les parcs de M. Taft étaient situés à trois milles de là. Un long moment, nous ramâmes en silence à la suite des autres bateaux, de temps à autre raclant le fond, et touchant sans cesse le sable de nos avirons. Enfin nous cognâmes un banc de vase à peine recouvert d'eau où nos youyous ne pouvaient flotter. Sans perdre une minute, les pirates sautèrent de leurs bateaux, et nous continuâmes d'avancer en tirant et poussant nos légères embarcations à fond plat.

La pleine lune était en partie masquée par des nuages, cependant les pirates avançaient avec une sûreté acquise par une longue expérience. Après avoir parcouru un demi-

mille sur la boue, nous rejoignîmes un profond chenal, que nous remontâmes à la rame. De véritables berges formées d'amas d'huîtres mortes s'élevaient de tous côtés au-dessus de l'eau. Enfin nous atteignîmes les lieux de pêche.

Deux hommes juchés sur un des monticules d'huîtres nous interpellèrent et nous intimèrent l'ordre de nous retirer. Mais le Mille-Pattes, le Marsouin, Barchi et Skilling marchèrent en avant suivis du reste de la bande, une trentaine d'hommes environ dans quinze bateaux, et arrivèrent bientôt à la hauteur des deux gardiens.

— Vous feriez bien de déguerpir au plus vite, dit Barchi d'un ton menaçant, sans quoi nous vous trouerons la peau comme une écumoire.

Sagement, les deux gardiens battirent en retraite devant une force aussi impressionnante, et montant dans leur canot, ils ramèrent dans la direction du rivage. Cette fuite des gardiens faisait d'ailleurs partie de notre plan.

Nous hissâmes nos youyous sur l'amas d'huîtres du côté de la grève, et les hommes s'égaillèrent pour commencer la récolte. Par moments les nuages, passant moins épais devant la lune, nous permettaient de distinguer les grosses huîtres. En un rien de temps les sacs furent remplis et rapportés aux canots d'où, les pirates repartaient avec d'autres sacs vides.

Inquiets, Nicolas et moi nous fîmes plusieurs voyages vers les youyous avec de petites charges, mais chaque fois nous croisions des pirates qui allaient ou revenaient.

— Ne nous pressons pas, me dit Nicolas. Tout à l'heure ils s'éloigneront de plus en plus sur le banc d'huîtres, et comme le trajet sera trop long, au lieu de ramener les sacs

d'huîtres pleins, ils les disposeront debout, sur place. À marée montante ils viendront les enlever dans leurs canots, alors à flot.

Une demi-heure s'était écoulée, et le flux montait déjà lorsque nous décidâmes d'agir. Laissant les pirates à leur besogne, nous accourûmes vers les youyous. Un à un et sans bruit, nous les poussâmes à flot, liés les uns aux autres en une informe flottille. Au moment où nous faisions glisser sur l'eau le dernier youyou, le nôtre, un des hommes approcha. C'était Barchi. Son regard vif embrassa aussitôt la situation et il s'élança vers nous ; mais nous nous dégageâmes d'une puissante poussée, et le laissâmes barboter avec de l'eau au-dessus de sa tête. Dès qu'il regagna le monticule d'huîtres, il donna l'alarme.

Nous ramions de toutes nos forces, pas assez vite cependant avec tous ces bateaux à notre remorque. Un coup de revolver partit du banc d'huîtres, puis un second et un troisième ; ensuite, une vraie salve crépita autour de nous. Par bonheur, de gros nuages couvraient la lune et dans l'obscurité les hommes tiraient au petit bonheur. Nous ne pouvions être touchés que par hasard.

— J'aurais préféré un petit canot à vapeur, soupirai-je.

— Quant à moi, je demande seulement que la lune reste voilée, murmura mon compagnon.

Le temps semblait long, mais chaque coup d'aviron nous éloignait du parc aux huîtres et nous rapprochait du rivage. Bientôt le tir cessa et lorsque la lune émergea des nuées nous étions déjà loin et hors de danger. Un moment après nous répondions à un salut venant du quai et deux canots « Whitehall », chacun mu par trois paires de rames,

s'élancèrent dans notre direction. La bonne figure de Charley se pencha vers nous. Il nous prit les mains et ne put que s'écrier :

— À la bonne heure ! Ça, c'est du beau travail ! Bravo !

La flottille amenée à terre, Nicolas et moi retournâmes dans un des « Witehall » avec Charley à l'arrière. Deux autres canots nous suivaient et comme la lune révélait de nouveau sa face brillante, nous aperçûmes les pirates sur leur tas d'huîtres. Dès notre approche ils nous saluèrent d'une volée de balles. Nous nous empressâmes de reculer hors de portée de leur tir.

— Nous avons le temps, dit Charley. Le flot remonte et avant qu'il soit arrivé à hauteur de leurs cous, toute résistance les aura abandonnés.

Appuyés sur nos rames, nous attendîmes que la marée eût accompli son œuvre. Les pirates se trouvaient en bien mauvaise posture : la marée de vive eau faisait remonter le flot et créait un courant aussi violent que celui du bief d'un moulin, et il était impossible au meilleur nageur du monde de traverser les trois milles qui séparaient les pirates de leurs sloops. Placés entre ces hommes et le rivage, nous empêchions ainsi leur fuite de ce côté. En outre l'eau envahissait à vue d'œil les bancs d'huîtres et en quelques heures dépasserait la tête des hommes.

Il faisait un temps splendide et sous la lumière argentée de la lune, nous surveillions nos gaillards à travers les lorgnettes de nuit, tout en relatant à Charley les péripéties du voyage sur le ***Maggie-Goudron***. Une heure du matin, puis deux heures, et ils étaient tous groupés sur les monticules

d'huîtres mortes les plus élevés, avec de l'eau jusqu'à la ceinture.

— Voilà l'avantage de posséder un brin d'imagination, disait Charley. Depuis des années, Taft essaie de les avoir par la force brutale et il a échoué. Nous, au contraire, nous avons fait fonctionner notre esprit…

À cet instant précis j'entendis un gargouillement d'eau à peine perceptible. Je me tournai et indiquai aux autres une petite vague ondulante qui s'élargissait peu à peu en un cercle, à vingt mètres environ de nous.

Nous attendîmes, immobiles. Au bout d'une minute, l'eau clapota deux mètres plus loin, une tête noire et une épaule blanche apparurent sous la clarté lunaire. Avec un grognement de colère et un brusque rejet d'air, la tête disparut vivement sous l'eau.

Nous donnâmes quelques coups d'avirons et nous laissâmes dériver avec le courant. Quatre paires d'yeux fouillèrent la surface liquide, mais le cercle ne se reproduisit plus et nous ne revîmes point la tête noire sur l'épaule blanche.

— C'est le Marsouin, annonça Nicolas. Nous ne pourrons le prendre qu'en plein jour.

À trois heures moins le quart, les pirates manifestèrent les premiers symptômes de défaite. Nous les entendîmes appeler au secours ; la voix bien reconnaissable de Mille-Pattes dominait les autres. Cette fois, lorsque nous approchâmes, on ne tira pas sur nous. Il faut dire que Mille-Pattes se trouvait dans une situation particulièrement périlleuse. Seules les têtes et les épaules de ses camarades dépassaient la surface et ils s'agrippaient les uns aux autres pour lutter contre

le courant et soutenir Mille-Pattes, dont les pieds ne touchaient plus le fond.

— À présent, mes gaillards, nous vous tenons. Impossible de nous échapper ! dit Charley d'une voix forte. Si vous faites les méchants, nous vous abandonnerons à votre sort et l'Océan se chargera du reste. Si, au contraire, vous êtes gentils, nous vous prendrons à bord, un à la fois et vous serez tous sauvés. C'est compris ?

— Oui ! répondirent-ils en chœur avec des voix enrouées.

— Alors, un à un, en commençant par les plus petits !

Le Mille-Pattes fut le premier hissé à bord ; il se remit sans résistance mais éleva quelques protestations lorsque le constable lui passa les menottes. Barchi monta ensuite, bien adouci et résigné après cette trempette. Quand nous en eûmes dix dans notre canot, nous fîmes demi-tour et le second « Whitehall » prit une charge égale. Le troisième n'en reçut que neuf, soit un total de vingt-neuf prisonniers.

— Et le Marsouin ?

— Vous ne l'avez pas pris ? s'écria le Mille-Pattes d'un air triomphant, comme si la fuite de ce bandit amoindrissait notre succès.

Charley se contenta de rire.

— Il a tout de même dû filer vers la rive. Il vient de passer en grognant comme un porc.

Ce fut une bande de pirates tremblants et bien penauds qui remonta la grève sous notre conduite vers le bureau des Pêcheries d'huîtres.

Charley frappa à la porte. On ouvrit aussitôt et une bonne bouffée d'air chaud arriva sur nous.

— Entrez vous réchauffer un peu, les gars, et on vous donnera un café bouillant, annonça Charley, en les faisant défiler devant lui.

Et là, assis tristement devant le feu, une tasse de moka fumant dans la main, nous revîmes le Marsouin. Aussitôt Nicolas et moi nous nous tournâmes vers Charley. Il se mit à rire à gorge déployée.

— Il ne faut jamais faire les choses à moitié, déclara-t-il. Quand on se mêle d'élaborer une tactique, il ne faut omettre aucun détail. J'ai pensé à la grève, et j'y ai posté deux constables. Voilà tout le secret.

4

Le siège du “Lancashire Queen”[4]

L’épreuve la plus exaspérante dont je me souvienne au cours de mon passage à la Patrouille de Pêche fut le siège d’un grand quatre-mâts anglais. Charley Le Grant et moi nous y consacrâmes deux semaines. L’affaire fut aussi difficile à résoudre qu’une équation mathématique : seul le plus pur des hasards nous permit de nous en tirer avec quelque succès.

Après notre incursion chez les pilleurs d’huîtres, nous retournâmes à Oakland, où une autre quinzaine s’écoula avant que la femme de Neil Partington se trouvât hors de danger et en bonne voie de guérison.

Ce fut donc après une absence d’un mois que le *Reindeer* mit le cap sur Bénicia. « Quand le chat n’est pas là, les souris dansent », dit-on ; aussi, durant ces quatre semaines, les pêcheurs avaient repris de l’audace et violaient la loi sans vergogne.

En passant devant le cap San Pedro, nous remarquâmes une grande activité parmi les pêcheurs de crevettes et, dès notre apparition dans la baie de San Pablo, toute une flottille

---

[4] *The Siege of the “Lancashire Queen”*

de barques retiraient en hâte leurs filets et mettaient à la voile.

Cette fuite suspecte commandait une enquête, et le premier bateau, le seul, du reste, que nous parvînmes à accoster, était en effet muni d'un filet prohibé par la loi. Le règlement interdisait l'usage de tout filet dont les mailles mesuraient moins de vingt centimètres entre les nœuds, et les mailles de celui-ci n'en avaient que huit. Pris en flagrant délit, les deux pêcheurs furent immédiatement arrêtés. Neil Partington s'en adjoignit un pour l'aider à diriger le ***Reindeer*** ; Charley et moi montâmes avec l'autre prisonnier à bord du bateau capturé.

Mais la flottille avait prestement mis le cap sur Portulama et, durant le reste de la traversée de la baie San Pablo, nous ne rencontrâmes aucun pêcheur. Notre captif, un Grec velu et bronzé, demeurait assis sur son filet pendant que nous hissions la voile de son bateau, un saumonier nouveau modèle de Columbia River, qui effectuait visiblement sa première course et se laissait manœuvrer sans aucune difficulté. Charley eut beau louer les qualités de son bateau, le Grec refusait de parler ou même de prêter attention à nos paroles ; aussi abandonnâmes-nous à son sort un individu aussi peu sociable.

Après avoir dépassé les détroits de Carquinez, nous entrâmes un peu à l'intérieur de la crique de Turner pour trouver une eau plus tranquille. Plusieurs voiliers anglais en acier attendaient le chargement de céréales, et ici même, à l'endroit où nous avions pincé le Gros Alec, nous tombâmes sur deux Italiens tranquillement installés dans un youyou et qui se disposaient à poser une ligne chinoise à esturgeons.

La surprise fut réciproque ; nous fonçâmes sur eux avant qu'ils s'en rendissent compte. Charley eut tout juste le temps de rentrer au vent et de courir sur le youyou. Je me précipitai à l'avant et lançai aux délinquants un bout de câble avec ordre de l'amarrer. Un des Italiens en tourna l'extrémité sur un taquet pendant que je m'empressais d'amener notre grand-voile au tiers. Cela fait, notre saumonier se mit à culer, raclant lourdement le youyou.

Charley avança pour l'aborder, mais alors que je halais l'amarre afin de venir bord à bord, les Italiens en profitèrent pour la larguer. Aussitôt, nous commençâmes à dériver sous le vent, tandis qu'ils sortaient deux paires d'avirons et dirigeaient leur léger esquif en plein dans le vent.

Cette manœuvre nous déconcerta tout d'abord, car dans notre grand bateau lourdement chargé, nous ne pouvions guère espérer les rattraper à force de rames. Mais notre prisonnier grec vint à notre secours de façon inattendue. Ses yeux noirs lancèrent des flammes et son visage s'empourpra de joie contenue comme il abaissait la dérive, sautait à l'avant d'un seul bond et hissait la voile.

— J'ai toujours entendu dire que les Grecs détestent les Italiens, remarqua Charley, amusé, en se précipitant vers la barre.

Jamais je n'ai vu homme si empressé à prêter main-forte, pour en capturer un autre, que notre prisonnier durant la chasse qui suivit. Ses narines frémissaient, se dilataient, et il écarquillait tout grands les yeux. Pendant que Charley gouvernait, il bordait la voile, et malgré la vivacité de Charley, agile comme un chat, le Grec avait peine à dominer son impatience.

Les Italiens étaient coupés du rivage, dont le point le plus proche se trouvait à un bon mille. S'ils avaient essayé de l'atteindre, nous leur aurions couru sus avec vent de travers et les aurions rattrapés avant qu'ils eussent parcouru le huitième de la distance. Trop prudents pour tenter cette expérience, ils se contentaient de ramer vigoureusement dans le vent, à tribord d'un gros navire, le ***Lancashire Queen***.

De l'autre côté du navire, s'étendait une nappe d'eau de deux milles jusqu'à la grève. Rien à faire dans cette direction, car nous les aurions bien vite rejoints, lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur de la proue du ***Lancashire Queen,*** ils ne pouvaient que ramer à bâbord vers la poupe, ce qui les mettait sous le vent et nous donnait l'avantage.

Nous autres, dans le saumonier, serrant le vent de près, nous virâmes au vent et contournâmes la proue du ***Lancashire Queen***. Alors Charley redressa la barre, et nous fonçâmes le long du côté bâbord, tandis que le Grec, choquant l'écoute de la voile, grimaçait de joie. Les Italiens étaient déjà à mi-longueur du bateau, mais la brise fraîche qui soufflait, nous poussait sur eux plus vite qu'ils ne pouvaient aller. Nous approchions de plus en plus, et je me penchais en avant pour saisir le youyou, lorsqu'il se précipita sous la voûte du ***Lancashire Queen***.

En somme, nous n'étions pas plus avancés qu'au début. Les Italiens ramaient le long du tribord, et de nouveau nous naviguions au plus près et nous efforçant de gagner au vent en longeant lentement le navire. Ils tournèrent autour de la proue, redescendirent le côté bâbord et de nouveau nous virâmes au vent, passâmes la proue à notre tour et courûmes sur eux vent arrière de l'autre côté.

Cette fois encore, au moment où je m'apprêtais à le saisir, le youyou se précipita sous la voûte du navire, se mettant ainsi momentanément hors de danger. La course continua plusieurs fois autour du bateau, l'embarcation que nous poursuivions trouvant à chaque fois le moyen de nous échapper de justesse pour gagner l'arrière du bateau et recommencer le tour.

À présent l'équipage du navire anglais commençait à s'intéresser à ce qui se passait en bas, et nous apercevions les têtes des matelots alignés le long du bastingage, d'où ils nous observaient. Chaque fois que nous manquions notre proie sous l'arrière de leur bateau, un concert d'acclamations sauvages montait dans l'air, puis tous se précipitaient vers l'autre bord pour suivre les péripéties de la chasse au vent debout. Ils déversaient sur les Italiens et sur nous des bordées de railleries et de conseils, ce qui exaspérait à tel point notre Grec qu'à chaque tour il brandissait vers eux son poing menaçant. Les spectateurs attendaient cette démonstration de fureur, qui déchaînait invariablement chez eux une joie délirante.

— Un vrai cirque ! s'écria l'un des marins anglais.

— Tu viendras me parler maintenant d'hippodromes maritimes ! Ma parole ! ce spectacle dépasse en comique tout ce que j'ai vu jusqu'ici ! affirma un autre.

— La ronde des six-jours ! annonça un troisième. Qui remportera la victoire ? Les Macaronis !

À la bordée suivante, comme nous venions au vent, le Grec proposa de changer de place avec Charley.

— Laissez-moi conduire le bateau et je les attraperai… sûrement ! déclara-t-il.

C'était un rude coup porté à la fierté professionnelle de Charley, car il se targuait de savoir gouverner un bateau ; néanmoins, il céda la barre au prisonnier et le remplaça à la voile. Trois fois encore nous fîmes le tour du bateau, et le Grec dut se rendre à l'évidence qu'il ne pouvait faire mieux que Charley.

— Vous ne les aurez pas ! cria un des marins penchés sur le bastingage. Renoncez à la poursuite !

D'un air farouche, le Grec leva le poing, selon son habitude. Entre-temps, mon esprit ne restait pas inactif, et une idée surgit enfin dans mon cerveau.

— Continue, Charley ! Encore un tour ! lui dis-je.

Nous avançâmes péniblement durant la nouvelle bordée au vent. Je liai à un bout de corde un petit grappin aperçu par moi dans le puisard et j'amarrai l'autre extrémité du filin au maillon de la sous-barbe et, cachant le grappin par devers moi, j'attendis l'occasion de m'en servir.

Une fois de plus, ils firent leur descente à bâbord et nous fonçâmes sur eux vent arrière. Nous nous rapprochions de plus en plus, et je feignais de vouloir les attraper comme auparavant. L'arrière du youyou se trouvait à peine à deux mètres de moi et les Italiens nous abreuvaient de quolibets dès qu'ils arrivaient sous la voûte arrière du bateau.

Soudain je me levai et lançai le grappin de fer. Il atteignit son but et crocha en plein sur le plat-bord de l'embarcation qui fut entraînée brusquement hors de son abri lorsque la corde se tendit sous l'action de notre bateau.

De la rangée des spectateurs s'éleva un grognement qui bientôt se mua en un formidable éclat de rire : un des Ita-

liens avait tiré un long coutelas et tranchait le filin. Mais nos adversaires ne se trouvaient plus en sécurité, et de sa place à la chambre-arrière[5] Charley se pencha et empoigna leur canot par la poupe.

La scène avait duré une seconde à peine : au moment où le premier Italien coupait la corde et Charley s'agrippait au plat-bord, le second Italien lui asséna un coup d'aviron sur la tête. Charley lâcha prise et s'effondra, abasourdi, dans le saumonier. Les Italiens se penchèrent sur les avirons et une fois encore filèrent sous la voûte du ***Lancashire Queen***.

Le Grec, s'emparant à la fois de la barre et de l'écoute, continua seul la poursuite, tandis que je m'occupais de Charley dont le crâne s'ornait d'une bosse qui enflait à vue d'œil. La joie des spectateurs atteignait son comble et, d'un accord unanime, ils encourageaient les Italiens. Charley se redressa, une main sur la tête, et regarda autour de lui d'un air mauvais.

— Cette fois, nous ne les laisserons pas échapper ! s'écria-t-il en tirant son revolver de son étui.

Au tour suivant, il menaça les Italiens de son arme, mais ils ramèrent placidement, conservant leur allure, sans se soucier le moins du monde de Charley.

— Arrêtez ou je tire ! lança celui-ci.

---

[5] On entend par chambre-arrière d'un bateau non ponté les bancs arrière près de la barre où l'on fait asseoir les passagers à côté du timonier.

Cette injonction ne produisit aucun effet, pas plus que les balles qui suivirent et passèrent au-dessus de leurs têtes. Tout aussi bien que nous, les Italiens savaient que jamais Charley n'oserait tirer sur des fuyards sans armes ; aussi continuèrent-ils leur ronde autour du bateau.

— Ne les lâchons pas ! La fatigue finira par avoir raison d'eux. Ils seront bientôt à bout de souffle ! s'écria Charley.

Ainsi donc la chasse se poursuivit. Vingt fois de suite nous fîmes, avec eux, le tour du *Lancashire Queen* et enfin nous constatâmes que leurs muscles d'acier commençaient à fléchir. Ils étaient presque épuisés ; quelques tours de plus et ils demandaient grâce, lorsque brusquement la situation changea d'aspect.

Dans la partie de la course vent debout, ils gagnaient sur nous et ils avaient déjà parcouru la moitié de la longueur du navire sous le vent alors que nous dépassions seulement la proue. Mais cette fois, comme nous contournions la proue, nous les vîmes se sauver par l'échelle du bord qui avait été momentanément abaissée. Le complot, de la part des marins, avait été, de toute évidence, exécuté avec le consentement de leur capitaine, car à l'instant où nous approchions de l'endroit où avait été descendue l'échelle, on hissait celle-ci à bord, et le canot suspendu aux bossoirs d'embarcation du navire se balançait au-dessus de nous hors d'atteinte.

Le dialogue échangé entre le capitaine et Charley fut aussi bref que catégorique. Le capitaine nous défendait absolument de monter à bord du *Lancashire Queen* et refusait énergiquement de nous remettre les deux hommes. En ce moment, Charley était aussi furieux que le Grec. Non seulement il avait essuyé un piteux échec après une longue et ri-

dicule poursuite, mais il avait failli être assommé par ses adversaires.

— Les bougres m'ont laissé une de ces bosses ! s'indignait-il, frappant un de ses poings dans la paume de l'autre main. Eh bien ils me le paieront ! Je ne bougerai pas d'ici avant de m'être vengé, dussé-je y passer le reste de mes jours. Ils ne m'échapperont pas, ou je ne m'appelle plus Charley Le Grant !

Alors commença le siège du ***Lancashire Queen,*** siège non moins mémorable dans les annales des pêcheurs que dans celles de la Patrouille de Pêche. Quand le ***Reindeer*** fut de retour après une vaine poursuite de la flottille de pêche, Charley pria Neil Partington de lui envoyer son propre saumonier avec des couvertures, des vivres et un réchaud à charbon de bois. L'échange de bateaux eut lieu avant le coucher du soleil, et nous nous séparâmes de notre Grec, qui dut être conduit à Bénicia et enfermé pour avoir lui-même enfreint la loi.

Après dîner, Charley et moi nous prîmes alternativement le quart, toutes les quatre heures, jusqu'au lever du jour. Cette nuit là, les Italiens ne tentèrent pas de s'enfuir, encore que le navire anglais eût envoyé un canot en éclaireur pour s'assurer qu'il n'y avait plus de danger.

Le lendemain, comprenant qu'il fallait entreprendre un siège en règle, nous songeâmes à perfectionner notre tactique. Le wharf Solano, un bassin qui longeait la rive du Bénicia, contribua à la réalisation de notre plan. Par hasard, le ***Lancashire Queen,*** le rivage au Chantier de Turner et le wharf Solano formaient les coins d'un immense triangle équilatéral. Du navire au Chantier, côté du triangle par où devaient fuir nos Italiens, la distance était la même que du wharf Solano au Chantier côté du triangle que nous devions suivre

pour gagner la côte avant eux. Nous pouvions, grâce à notre voile, gagner de vitesse les rameurs et leur permettre de franchir la moitié de la distance à parcourir avant de nous mettre en route. Mais si nous les laissons dépasser cette moitié, ils nous battraient à coup sûr dans la course au rivage ; d'autre part, si nous démarrions avant qu'ils fussent à mi-chemin, nous leur donnions le temps de rejoindre impunément le navire.

Une ligne imaginaire tirée du wharf Solano à un moulin à vent situé le long de la rive opposée divisait en deux parties égales le côté du triangle qu'emprunteraient les Italiens pour gagner la terre. Cette ligne nous aida à repérer le point précis jusqu'où nous laisserions avancer nos fuyards avant de nous lancer à leur poursuite.

Jour après jour, nous les voyions, à travers nos jumelles, s'aventurer en ramant tranquillement vers le point déterminé par nous ; dès qu'ils s'en approchaient, nous sautions dans le saumonier et mettions la voile. À notre vue, ils faisaient demi-tour et retournaient au ***Lancashire Queen,*** certains que nous ne pourrions les rattraper.

En prévision de calmes possibles, où notre saumonier à voiles deviendrait inutile, nous avions à notre disposition un léger canot muni d'avirons à cuiller. Mais lorsque le vent nous manquait, force nous était de quitter le wharf dès qu'ils s'éloignaient du navire. En outre, durant la nuit, il fallait surveiller les abords immédiats du ***Lancashire Queen,*** Charley et moi devions monter la garde quatre heures à tour de rôle. Cependant les Italiens semblaient préférer la fuite en plein jour, en sorte que nos longues heures de veille ne servirent à rien.

— J'enrage d'être privé de mon bon lit pendant que ces gredins roupillent tranquillement là-bas, déclarait Charley. Mais il leur en coûtera ! Je les forcerai à demeurer si longtemps sur ce navire que le capitaine leur fera payer pension.

Nous nous trouvions placés devant un problème extrêmement ardu : tant que nous exercions notre vigilance, il était impossible aux Italiens de nous échapper ; s'ils manœuvraient avec prudence, nous ne pouvions les attraper. Charley ne cessait de se creuser la cervelle, mais pour une fois l'imagination lui fit défaut. La seule solution semblait être la patience. Il s'agissait d'attendre ; celui qui tiendrait le plus longtemps gagnerait la partie.

Pour ajouter à notre fureur, des amis de nos Italiens établirent un code de signaux entre le *Lancashire Queen* et le rivage, ce qui ne nous interdisait de quitter un instant notre poste d'observation. D'autre part, un ou deux pêcheurs, d'allure plutôt suspecte, faisaient les cent pas dans les parages du wharf Solano et espionnaient tous nos mouvements. Nous ne pouvions que ronger notre frein, selon l'expression de Charley. En attendant, ce siège absorbait tout notre temps, au détriment de nos autres occupations.

Les jours s'écoulaient sans apporter le moindre changement à la situation. Non que rien ne fût tenté pour y apporter remède. Une nuit, deux amis des Italiens quittèrent la rive dans un youyou et essayèrent de nous donner le change pendant que les délinquants quittaient le *Lancashire Queen*. Leur ruse échoua par suite du manque d'huile aux bossoirs d'embarcation du navire. Les grincements des bossoirs nous parvinrent aux oreilles, nous fûmes détournés de la poursuite du youyou et arrivâmes au *Lancashire Queen* à l'instant précis où les Italiens descendaient leur canot.

Une autre nuit, une demi-douzaine de petits bateaux circulèrent autour de nous dans les ténèbres, mais cette fois nous ne lâchâmes pas la surveillance du navire et nos deux Italiens, furieux de voir leur plan s'écrouler, nous couvrirent d'injures.

Charley riait tout seul au fond du bateau :

— C'est bon signe, me dit-il. Quand un homme commence à t'injurier, crois-moi, il est à bout de patience. Et lorsqu'il perd patience, il ne tarde pas à perdre la tête. Écoute bien mes paroles : si nous savons tenir jusqu'au bout, un beau jour ils commettront une étourderie et nous leur mettrons le grappin dessus.

Cependant ils devenaient de plus en plus méfiants et Charley dut reconnaître que ses pronostics étaient faux. L'endurance de ces Italiens égalant le nôtre, la deuxième semaine du siège s'étira longue et monotone. Alors l'imagination de Charley lui suggéra une idée. Peter Boyelen, un nouveau patrouilleur inconnu des pêcheurs, venait d'arriver à Bénicia. Nous le mîmes au courant de notre projet. Malgré toute notre discrétion, je ne sais comment le secret transpira et les Italiens furent avisés par leurs amis du rivage de rester constamment sur le qui-vive.

La nuit fixée pour la mise en œuvre de notre ruse, Charley et moi montâmes dans un youyou et allâmes nous poster comme d'habitude non loin du ***Lancashire Queen***. L'obscurité venue, Peter Boyelen sortit dans un affreux petit rafiot, du genre de ces embarcations qu'on porte sous le bras. Lorsque nous entendîmes le bruit de ses avirons, nous nous éloignâmes dans les ténèbres et attendîmes les événements, les bras croisés sur nos rames. Arrivé devant la coupée du ***Lancashire Queen,*** Peter Boyelen salua l'homme de quart, lui

demanda la direction du ***Scottish Chiefs,*** un autre cargo de blé, fit chavirer exprès son bateau, puis tomba à la mer. L'homme de vigie descendit en courant l'échelle de coupée et le tira hors de l'eau.

Notre patrouilleur comptait monter sur le navire, passer ensuite sur le pont, puis descendre se chauffer et sécher ses vêtements. Mais le capitaine inhospitalier le laissa perché sur le dernier échelon de la coupée, où il tremblait de tous ses membres, les pieds dans l'eau, jusqu'à ce que, pris de pitié, nous sortîmes des ténèbres pour venir chercher notre homme. Les railleries de l'équipage éveillé résonnèrent cruellement à nos oreilles ; les Italiens eux-mêmes se penchèrent sur la lisse et firent des gorges chaudes à nos dépens.

— C'est bon ! me glissa Charley d'une voix basse. Consolons-nous de ne pas être les premiers à rire et conservons notre hilarité pour la fin, n'est-ce pas, mon garçon ?

Là-dessus, il me donna une tape sur l'épaule, mais je discernai dans sa voix plus de décision que d'espoir.

Nous aurions pu avoir recours à la police régulière des États-Unis et aborder le navire anglais avec l'appui de l'autorité. Mais les instructions du service des pêcheurs enjoignent aux patrouilleurs d'éviter toutes complications, et si, en l'occurrence, nous avions fait appel aux pouvoirs supérieurs, nous eussions bel et bien risqué de provoquer des ennuis internationaux assez fâcheux.

La seconde semaine du siège touchait à sa fin, et nous restions tous sur nos positions. Au matin du quatorzième jour, un secours nous arriva, mais sous une forme tellement

inattendue que nous éprouvâmes une surprise égale à celle des hommes que nous cherchions à capturer.

Après notre surveillance nocturne le long du ***Lancashire Queen,*** Charley et moi regagnions, comme chaque matin, le wharf Solano.

— Tiens ! s'exclama Charley, tout étonné. Aurais-je par hasard la berlue ? As-tu jamais vu une embarcation pareille ?

Amarrée au wharf, je vis en effet la plus extraordinaire vedette du monde.

Je ne devrais pas désigner ce bateau sous ce nom-là, mais il ressemblait beaucoup plus à une vedette qu'à toute autre espèce d'embarcation. Il mesurait vingt-deux mètres de long, mais il était si étroit et si pauvre de superstructure qu'il paraissait plus petit qu'il n'était en réalité. Entièrement construit en acier, il était peint en noir. Trois cheminées, assez distantes l'une de l'autre, et très inclinées vers l'arrière, étaient placées sur une seule ligne au milieu du navire. Son avant long et effilé, aussi mince qu'une lame de canif, indiquait clairement que le bateau était destiné à faire de la vitesse. En passant sous sa poupe, nous lûmes le mot ***Streak*** peint en minuscules lettres blanches.

Brûlant de curiosité, Charley et moi montâmes à son bord et engageâmes la conversation avec un mécanicien qui, debout sur le pont, contemplait le lever du soleil. Très volontiers il répondit à nos questions, et au bout de quelques minutes nous apprîmes que le ***Streak*** était arrivé la veille au soir de San Francisco, que c'était son premier voyage, qu'il appartenait à Sillas Tate, jeune millionnaire californien amateur forcené de vitesse. Il parla de turbines, d'application directe de la vapeur, de l'absence de pistons, et de bielles… de

toutes sortes de sujets qui dépassaient mes connaissances techniques, car je n'étais féru que de navigation à voiles ; cependant je saisis le sens des dernières paroles du mécanicien.

— Quatre mille chevaux-vapeur et quarante-cinq milles à l'heure. Cela vous épate, hein ? conclut-il avec fierté.

— Non, pas possible ! Je n'ai pas bien entendu ! s'exclama Charley tout excité.

— Quatre mille chevaux-vapeur et quarante-cinq milles à l'heure, répéta le mécanicien, riant avec bonhomie.

— Où est le propriétaire ? demanda aussitôt Charley. Pourrais-je lui parler ?

Le mécanicien hocha la tête.

— Non, pas pour l'instant. Il est en train de dormir.

Au même moment, un jeune homme en costume bleu monta sur le pont et s'arrêta un peu plus loin vers l'arrière pour regarder le soleil se lever à l'horizon.

— Le voilà ! C'est lui… c'est M. Tate, annonça le mécanicien.

Charley se dirigea vers M. Tate et lui adressa la parole. Le jeune homme l'écouta, une expression amusée sur le visage. Sans doute dut-il ensuite s'inquiéter de la profondeur de l'eau à proximité du rivage du Chantier Turner, car je vis Charley esquisser force gestes en lui donnant des explications. Quelques minutes plus tard, mon compagnon revint près de moi, débordant de joie.

— Vite ! Remontons sur le quai, me dit-il. Cette fois, nous les tenons !

La chance voulut que nous quittions le ***Streak*** avant l'apparition d'un des pêcheurs espions. Charley et moi nous reprîmes nos places habituelles sur le rebord du wharf, un peu en avant du ***Streak*** et juste au-dessus de notre bateau, d'où nous pouvions commodément surveiller le ***Lancashire Queen***.

Aucun événement ne se produisit avant neuf heures ; à ce moment les deux Italiens quittèrent le navire anglais et parcoururent leur côté de triangle vers le rivage.

Charley suivit d'un œil calme la barque des fuyards et avant qu'ils eussent couvert le quart de la distance, il me confia :

— Quarante-cinq milles à l'heure… rien ne peut les sauver… cette fois nous les tenons !

Les deux rameurs arrivaient presque jusqu'à la hauteur du moulin à vent. À cet endroit nous sautions d'ordinaire dans notre saumonier et hissions notre voile, et les deux hommes, attendant cette manœuvre, constataient avec surprise que nous ne manifestions aucun signe de vie.

Quand ils furent tout à fait au niveau du moulin à vent, autrement dit à égale distance du navire et de la côte, et plus près de la côte que nous ne leur avions jusque-là permis de voguer, la méfiance s'empara d'eux. Nous les observâmes à travers nos jumelles : debout dans leur youyou, ils cherchaient à voir ce que nous faisions. Le pêcheur espion, assis à côté de nous sur le rebord du quai, ne cessait pas non plus d'être intrigué par notre inaction.

Cependant, les Italiens du youyou continuèrent d'avancer ; parvenus à proximité du rivage, ils se levèrent de nouveau et scrutèrent la grève comme s'ils soupçonnaient que nous nous y cachions. Mais de la rive un homme agita un mouchoir pour signifier qu'il n'y avait aucun danger. Nos deux Italiens, rassurés, se penchèrent sur leurs avirons et se remirent à ramer de plus belle. Charley ne bougeait toujours pas.

Lorsque le youyou eut franchi les trois quarts de la distance du ***Lancashire Queen*** au rivage, ce qui leur laissait seulement un quart de mille à parcourir, Charley me donna une tape sur l'épaule en criant :

— Cette fois, ça y est ! Nous les tenons !

Vivement nous sautâmes dans le ***Streak,*** dont les amarres d'avant et d'arrière furent larguées en un clin d'œil, puis il bondit en avant et s'éloigna du wharf. L'espion que nous avions laissé sur le quai tira son revolver et déchargea cinq coups en l'air.

Les Italiens du youyou comprirent ce signal, car nous les vîmes aussitôt redoubler d'ardeur et ramer comme des fous.

Mais leur vitesse ne pouvait se comparer avec la nôtre. Nous rasions pour ainsi dire la surface liquide. Nous nous déplacions avec une telle rapidité qu'une vague déferlait de chaque côté de notre proue et l'écume, à l'arrière, s'élevait en une série de trois vagues dressées verticalement, formant à la poupe un énorme rouleau à crête écumante qui nous poursuivait avidement et semblait à chaque instant vouloir s'écrouler à bord et nous engloutir.

Le *Streak* haletait et vibrait comme un être vivant, virant par un vent de quarante-cinq milles. Impossible de lui faire face sans en avoir la respiration coupée. Il rabattait la fumée des cheminées à angle droit avec la perpendiculaire. En réalité, nous filions aussi vite qu'un train express.

Quant aux Italiens du youyou, à peine étions-nous en route que nous foncions sur eux. Nous dûmes, il va de soi, ralentir bien avant d'atteindre leur hauteur. Néanmoins, nous passâmes devant eux comme une trombe, et il nous fallut revenir en arrière et décrire un arc de cercle pour nous placer entre eux et le rivage. Alors, reconnaissant Charley et moi, ils s'avouèrent vaincus, rentrèrent les avirons et tristement se laissèrent arrêter.

— Dis-moi, Charley, lui demanda Neil Partington, alors que nous discutions l'affaire ensemble sur le wharf, je voudrais savoir où ta fameuse imagination entre en jeu, cette fois ?

Fidèle à sa marotte, Charley ne se laissa pas démonter pour autant.

— L'imagination, répéta-t-il, indiquant du doigt le *Streak*. Regardez un peu cet engin et répondez-moi franchement : l'invention d'une machine pareille n'est-elle pas le fruit d'une prodigieuse imagination ?

— Je te l'accorde, ajouta-t-il, il s'agit de l'imagination d'un autre, mais n'en a-t-elle pas moins bien fonctionné pour cela ?

5

Un bon coup de Charley[6]

Un jour, Charley et moi ramenâmes d'un seul coup, et à la remorque, une vingtaine de maraudeurs complètement enragés. Ce fut, je crois bien, notre exploit le plus comique, mais aussi le plus dangereux. Quant aux pêcheurs délinquants, jamais leur défi impudent de la loi ne fut puni de façon aussi énergique et impitoyable.

Dès l'ouverture de la pêche au saumon, les pêcheurs étaient autorisés à prendre autant de ce poisson que leur bateau pouvait en contenir. Mais cette liberté comportait une restriction importante : du samedi soir au coucher du soleil, jusqu'à l'aurore du lundi matin, il était expressément défendu de tendre un filet. Sage précaution de la part du Service de Pêches ; il était, en effet, nécessaire de donner aux poissons le temps de remonter la rivière pour aller y déposer leurs œufs. Jusque-là, ce règlement avait été en général respecté par les Grecs qui attrapaient le saumon pour les usines de conserves et la vente aux marchés.

Or, un dimanche matin, Charley fut averti par un coup de téléphone d'un de ses amis de Collinsville que la flottille entière des pêcheurs était sortie pour poser les filets. Aussitôt Charley et moi sautâmes dans notre saumonier et cin-

---

6 *Charley's Coup.*

glâmes vers le lieu du délit. Poussés par une bonne brise, nous traversâmes les détroits de Carquinez, la baie de Suisun et, après avoir dépassé le phare de l'île Ship, nous surprîmes la flottille en plein travail.

Permettez-moi tout d'abord de vous décrire les méthodes en usage pour cette pêche. Les maraudeurs se servaient d'un filet à ouïes, c'est-à-dire pourvu de simples mailles losangiques mesurant au moins vingt centimètres entre les nœuds. D'une longueur de cent cinquante à deux cents, voire deux cent cinquante mètres, ils n'ont que quelques mètres de large, et au lieu de demeurer stationnaires, ils flottent au fil de l'eau, le bord supérieur retenu à la surface au moyen de flotteurs, tandis que la partie inférieure, chargée de poids, s'enfonce.

Ce dispositif tend le filet verticalement au milieu du courant et ne permet qu'aux petits poissons de remonter le fleuve. Les saumons, nageant d'habitude près de la surface, plongent la tête la première dans les mailles du filet, et ne peuvent avancer en raison de la grosseur de leur corps ; d'autre part, ils ne sauraient reculer car leurs ouïes restent prises dans les mailles.

Il faut deux pêcheurs pour ce genre d'opération : l'un rame pendant que l'autre, debout à l'arrière, déroule les mailles avec soin. Quand il est entièrement tendu, les hommes attachent leur bateau à l'une des extrémités du filet et se laissent dériver avec lui.

Lorsque nous arrivâmes devant la flottille des délinquants, chaque bateau était posté à deux ou trois cents mètres de son voisin et, à perte de vue, la surface du fleuve était couverte d'embarcations et de filets.

— Mon seul regret, me dit Charley, c'est de ne point posséder un millier de bras pour les arrêter tous d'un seul coup. Dans les circonstances actuelles, nous ne pourrons que saisir tout au plus un bateau. Pendant ce temps, les autres en profiteront pour lever les filets et filer à notre barbe.

Notre approche ne suscita aucune émotion parmi les pêcheurs, que d'ordinaire notre apparition mettait en effervescence. Chaque bateau suivait son filet et les pêcheurs ne nous accordaient pas la moindre attention.

— C'est curieux, murmura Charley. Ne nous reconnaîtraient-ils pas ?

Il était, en effet, inadmissible que tous ces hommes, qui nous connaissaient, hélas ! trop bien, feignissent d'ignorer à ce point notre présence.

Cependant, lorsque nous atteignîmes le filet le plus proche, les pêcheurs à qui il appartenait détachèrent leur barque et ramèrent tranquillement vers le rivage. Quant aux autres, ils continuèrent comme si de rien n'était.

— C'est bizarre, remarqua Charley. En tout cas, nous pourrons confisquer le filet.

Nous amenâmes la voile, puis saisîmes une extrémité du filet et commençâmes de le haler à bord, mais à la première brassée, le sifflement d'une balle, qui alla frapper l'eau, fut suivi de la faible détonation d'un fusil. Les hommes, qui avaient gagné le rivage, tiraient à présent sur nous. À la seconde brassée, une autre balle siffla à nos oreilles et nous frôla presque. Charley tourna le filet sur un taquet et s'arrêta un moment. Les coups de feu cessèrent. Mais dès qu'il se remit à haler le filet, ils recommencèrent.

— La question est réglée, dit-il en lançant l’extrémité du filet par-dessus bord.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers le second filet, Charley désirant se rendre compte si nous étions en butte à une révolte organisée. À notre approche, les deux pêcheurs larguèrent leur filet et gagnèrent la rive, tandis que les deux premiers revenaient à l’aviron et s’amarraient au filet que nous venions d’abandonner. Au second filet, une salve de coups de fusil nous accueillit.

Nous allâmes vers le troisième, où la même tactique se répéta.

Battus à plates coutures, nous hissâmes notre voile et entreprîmes le long louvoyage vent debout pour rentrer à Bénicia.

Plusieurs dimanches de suite, la loi fut transgressée ouvertement. À moins de faire appel à une compagnie de soldats en armes, nous ne pouvions rien tenter contre ces pirates. Ils avaient découvert un procédé inédit et l’utiliseraient jusqu’à ce que nous y mettions bon ordre.

Vers cette époque, Neil Partington arriva de la Baie Inférieure, où il venait de séjourner quelques semaines. Il était accompagné de Nicolas, le jeune Grec qui nous avait aidé à capturer les pilleurs d’huîtres, et tous deux nous prêtèrent main-forte. Nous arrêtâmes un plan mûrement réfléchi : pendant que Charley et moi hisserions les filets à bord, Neil et le Grec se tiendraient en embuscade le long de la rive pour surprendre les pêcheurs qui débarqueraient avec l’intention de tirer sur nous.

La stratégie ne manquait pas de finesse ; Charley luimême dut en convenir. Mais les Grecs nous damèrent le

pion. Déjouant nos manœuvres, ils s'emparèrent eux-mêmes de Neil et de Nicolas qu'ils retinrent prisonniers, et nous canardèrent à peine faisions-nous mine de prendre leurs filets.

Vaincus cette fois encore, nous dûmes nous éloigner. Neil Partington et Nicolas furent relâchés. Ils nous rejoignirent, l'air penaud. Charley les taquina sans pitié. Neil lui rendit la pareille, et s'étonna de ce que l'imagination de Charley n'eût pas découvert depuis longtemps le moyen efficace de faire observer les règlements du Service des Pêches.

— Patience, je finirai bien par le trouver, promit Charley.

— Sans nul doute, acquiesça Neil. Mais je crains fort qu'en attendant le saumon soit exterminé, et que ton idée miraculeuse ne serve plus à rien.

Neil Partington, furieux de sa mésaventure, regagna la Baie Inférieure en compagnie de Nicolas, nous abandonnant Charley et moi à nos seules ressources. En d'autres termes, la pêche dominicale reprit de plus belle jusqu'au jour ou Charley accoucherait de son inspiration lumineuse.

Tout comme lui, je me creusais les méninges pour découvrir un stratagème capable de forcer les Grecs au respect de la loi ; et tous deux nous échafaudâmes maints projets qui, à la discussion, s'avérèrent plus mauvais les uns que les autres.

Quant aux délinquants, ils s'en donnaient à cœur joie, et tout le long du Sacramento leur arrogance ajoutait encore à notre humiliation. L'insubordination croissait visiblement

parmi toutes les catégories de pêcheurs. Notre défaite encourageait la désobéissance et le manque de respect engendrait le mépris. En parlant de Charley, on disait « la vieille femme », moi j'étais le « gringalet ». La situation devenait intolérable. Si nous voulions regagner la déférence que nous inspirions naguère à ces Grecs, il fallait frapper un grand coup.

Un beau matin naquit la fameuse idée. Nous nous trouvions au quai réservé à l'accostage des bateaux à vapeur en service sur le Sacramento. Près de nous, un groupe de mariniers et de badauds faisaient cercle autour d'un jeune type chaussé de bottes de matelot et l'écoutaient raconter sa mésaventure. Pêcheur amateur, il vendait le produit de sa pêche au marché local de Berkeley, ville située sur la Baie Inférieure, à une cinquantaine de kilomètres de l'embouchure du Sacramento. La veille au soir, après avoir posé son filet, il s'était endormi au fond de sa barque.

Il ne se réveilla que le lendemain matin et, en ouvrant les yeux, il s'aperçut que son bateau frottait doucement contre les pilotis du wharf des cargos à Bénicia. Au même instant, il vit, à peu de distance devant lui, le vapeur fluvial ***L'Apache*** : deux hommes de l'équipage s'affairaient à démêler les lambeaux de son filet pris dans la roue à aubes.

En un mot, voici ce qui s'était passé. Pendant que le jeune garçon dormait, sa lanterne s'était éteinte, et ***L'Apache*** avait entraîné son filet. Bien que déchiré en maints endroits et tout embrouillé, le filet avait servi de remorque à l'embarcation qui avait été entraînée à une cinquantaine de kilomètres de son port d'attache.

Charley me poussa du coude. Aussitôt je saisis sa pensée, mais objectai :

— Nous ne pouvons tout de même pas affréter un cargo !

— Je n'en ai nullement l'intention. Mais retournons au Chantier de Turner. Je trouverai là ce qu'il me faut.

Nous nous rendîmes donc au quai de Turner et Charley me conduisit à la cale de halage où la ***Mary-Rebecca*** reposait à sec sur les cales où elle devait être carénée et passée en revue. Cette lourde goélette, que nous connaissions bien tous deux, jaugeait cent quarante tonnes et portait une superficie de toile plus grande qu'aucune des autres goélettes de la baie.

— Salut Ole ! cria Charley à un Suédois vêtu d'une cotte bleue et qui graissait les mâchoires de la corne de grand-voile avec une couenne de lard.

L'interpellé grommela un bonjour, tira sur sa pipe et se remit au travail. Le capitaine d'une goélette est censé mettre la main à la pâte, tout comme les hommes de son équipage.

Ole Ericsen confirma les dires de Charley : la ***Mary Rebecca*** remonterait jusqu'à la rivière San Joaquin, non loin de Steckten, pour prendre un chargement de froment. Alors Charley fit une proposition au vieux marin, mais Ole Ericsen hocha énergiquement la tête.

— Un simple crampon, un crampon de bonne taille, répéta Charley.

— Non, je n'en veux pas, riposta Ole Ericsen. La ***Mary-Rebecca*** s'accrochera à chaque banc de vase avec ce grappin. Cette goélette représente tout ce que je possède et je ne tiens nullement à la perdre.

— Mais non : ne craignez rien ! se hâta de dire Charley. Du dehors nous introduirons l'extrémité supérieure du grappin à travers le fond du bateau et l'y fixerons à l'intérieur à l'aide d'un écrou. Quand nous n'en aurons plus besoin, pour l'enlever il nous suffira de descendre dans la cale, de dévisser l'écrou et le grappin tombera de lui-même. On rebouchera le trou avec une cheville de bois et la ***Mary-Rebecca*** ne subira aucun dommage.

Ole Ericsen se montra un long moment indécis, mais après le copieux dîner que nous lui offrîmes, il finit par céder.

— Allez-y, mille tonnerres ! s'écria-t-il, frappant son énorme poing dans la paume de l'autre main. Mais il faudra vous grouiller, car la ***Mary-Rebecca*** glissera à l'eau ce soir-même.

Ce jour-là tombait un samedi et Charley avait lui-même des raisons de se hâter. Nous nous rendîmes chez le forgeron du Chantier où, suivant les indications de Charley, on nous fabriqua un crampon d'acier arrondi. Nous l'emportâmes à bord de la ***Mary-Rebecca***. Derrière la dérive, à travers ce qui lui tenait lieu de quille, un trou fut percé. Du dehors, on y introduisit l'extrémité du crampon, et Charley, de l'intérieur, vissa fortement l'écrou.

L'opération terminée, le grappin dépassait de trente-cinq centimètres le fond de la goélette. Sa courbe ressemblait à celle d'une faucille, mais plus accentuée.

Vers la fin de l'après-midi, la ***Mary-Rebecca*** fut lancée à l'eau et les préparatifs pour l'expédition furent rapidement achevés. Ce soir-là, Charley et Ole interrogèrent avec inquiétude le ciel pour y discerner quelque indice de vent, car sans

une bonne brise, notre plan était voué à l'échec. Ils découvrirent des signes certains d'un fort vent d'ouest… non pas l'habituelle brise d'après-midi, mais une brise carabinée qui commençait déjà à se lever.

Le lendemain matin, leurs prévisions se réalisèrent. Le soleil brillait de tout son éclat, mais un grain très violent soufflait dans les détroits de Carquinez et la ***Mary-Rebecca*** se mit en route avec deux ris pris dans la grand-voile et un ris dans la trinquette. La mer était houleuse dans les détroits et dans la baie de Suisun, mais au fur et à mesure que l'on pénétrait dans des eaux plus abritées par le rivage, la mer devint plus calme, sans que toutefois la force du vent diminuât.

Au-delà du phare de l'île Ship, on largua les ris ; à la suggestion de Charley, une grande voile d'étai de bateau de pêche fut tenue prête à être hissée, et la flèche, roulée dans une cape contre le mât, fut montée à son poste pour être établie au moment propice.

Avec le vent arrière nous fendions les flots à toute allure, les voiles en éventail, la trinquette sur tribord et la grand-voile à bâbord. Nous tombâmes ainsi sur la flottille des pêcheurs de saumons. Ils étaient là devant nous, comme en ce premier dimanche de notre défaite, bateaux et filets rangés le long du fleuve, aussi loin que l'œil pouvait porter.

Sur la droite, un étroit passage était réservé aux cargos, et le reste du cours d'eau était couvert par les filets largement tendus. En toute logique, nous aurions dû prendre le passage de droite, mais Charley, qui tenait la barre, conduisit la ***Mary-Rebecca*** en plein dans les filets.

Les pêcheurs ne s'en alarmèrent pas outre mesure, car les voiliers de rivière ont toujours des quilles à « talons »

spéciaux, leur permettant de glisser sur les filets sans les accrocher.

— Ça mord ! s'exclama Charley, tandis que nous passions sur une ligne de flotteurs, annonciatrice d'un filet.

À une extrémité de cette ligne se trouvait un barillet en guise de bouée, et à l'autre les deux pêcheurs dans leur barque. La bouée et le bateau se rapprochèrent peu à peu et les pêcheurs, secoués par la brusquerie du mouvement, se mirent à pousser des cris tout en nous suivant à la remorque. Deux minutes après, nous accrochâmes un second filet, puis un troisième, et nous passâmes ainsi à toute allure en plein centre de la flottille.

La consternation des pêcheurs était effarante. Bouées et barques se dirigeaient l'une vers l'autre dès que le filet était saisi par le milieu et se trouvaient entraînées à une telle vitesse que les hommes devaient veiller à ce que leur bateau n'allât pas se briser contre les autres embarcations. Les pêcheurs, s'imaginant avoir affaire à quelques marins d'eau douce, en état d'ivresse, nous criaient de rentrer au vent. Ils étaient loin de se douter que nous faisions partie de la Patrouille de Pêche !

Le traînage d'un seul filet est déjà difficile, aussi Charley et Ole Ericsen convinrent que, même avec un vent aussi favorable dix filets constituaient une prise suffisante pour le ***Mary-Rebecca***. Lorsque nous eûmes dix filets à notre suite, avec dix barques contenant chacune deux hommes, nous virâmes pour nous écarter de la flotte et mettre le cap sur Collinsville.

Tout radieux, Charley tenait le gouvernail comme s'il ramenait en triomphe le gagnant d'une régate. Les deux ma-

rins qui formaient l'équipage du ***Mary-Rebecca*** riaient et plaisantaient, tandis que Ole Ericsen, en proie à une gaieté juvénile, frottait ses grosses mains l'une contre l'autre.

— Hein ! sans le vieux Ole Ericsen, vous reveniez encore bredouille cette fois !…

Il fut interrompu par un coup de fusil qui claqua à l'arrière : une balle vint érafler la peinture fraîche de la cabine, ricocha sur un clou et siffla dans l'air.

C'en était trop pour le pauvre Ericsen. À la vue de son beau travail ainsi abîmé, il tendit un poing menaçant vers les pêcheurs. Une seconde balle alla s'écraser dans la cabine, à vingt centimètres à peine de sa tête. Il s'allongea sur le pont à l'abri du bastingage.

Tous les délinquants étaient armés et bientôt se déchaîna une fusillade en règle. Nous dûmes tous nous cacher et Charley lui-même abandonna momentanément la barre. N'eût été le remorquage des filets, nous étions à la merci des pêcheurs enragés : par bonheur, les filets, accrochés sous la ***Mary-Rebecca*** et traînant à sa suite, maintenaient l'arrière de notre bateau dans le vent, et nous continuâmes à creuser notre sillon, non sans quelques zigzags.

Charley, allongé sur le pont, pouvait à peine tenir les rayons les plus bas de la roue et ne gouvernait qu'au prix de grandes difficultés. Alors Ole Ericsen descendit dans la cale vide et en remonta une grande plaque d'acier qui provenait du ***New Jersey,*** un navire ayant échoué au-delà de la Porte d'Or et au sauvetage duquel avait participé la ***Mary-Rebecca***.

Rampant avec précaution sur le pont, les deux matelots, Ole et moi, nous transportâmes cette épaisse feuille d'acier à l'arrière et la plaçâmes comme un écran entre les pêcheurs

et le gouvernail. Les balles s'écrasaient avec fracas sur le métal, mais Charley ricanait dans son abri et continuait tranquillement de piloter le bateau.

Nous allions à toute vitesse : derrière nous, les Grecs, furieux, hurlaient des injures, tandis qu'autour de nous tombait une grêle de balles. Nous approchions de Collinsville.

— Ole, dit Charley à voix basse, qu'allons-nous faire maintenant ?

Ole Ericsen, étendu sur le dos contre la lisse, se tourna de côté et regarda son interlocuteur.

— Mouillons à Collinsville, dit le capitaine.

— Je n'y avais pas songé, mais il est impossible de nous y arrêter, grogna Charley.

La face large d'Ole Ericsen prit un air consterné.

Les hésitations de Charley n'étaient que trop justifiées. Nous traînions après nous un nid de serpents : si nous nous arrêtions à Collinsville, en un rien de temps les reptiles sauteraient sur nous.

— Tous ces gaillards-là sont pourvus de fusils, remarqua un des marins.

— Et également de couteaux, ajouta son compagnon.

Ce fut au tour d'Ole Ericsen de se lamenter :

— Pourquoi moi, un Suédois, me suis-je mêlé de cette affaire ? Je n'avais fichtre rien à y voir !

Une balle ricocha sur l'arrière et passa à tribord en sifflant comme un mauvais insecte.

— Il ne nous reste qu'à flanquer la ***Mary-Rebecca*** à la côte, et sauve qui peut ! déclara le joyeux marin.

— En abandonnant la ***Mary-Rebecca*** ? demanda Ole, une indicible horreur dans la voix.

— Comme tu voudras, lui fut-il répondu, mais je ne tiens pas à me trouver dans les parages quand ces coquins monteront à bord… poursuivit le marin, en désignant du doigt les Grecs à leur remorque.

À ce moment nous arrivions à la hauteur de Collinsville, mais nous passâmes à toute allure devant son quai.

— Pourvu seulement que le vent tienne bon ! soupira Charley, jetant un coup d'œil vers nos prisonniers.

— Qu'importe le vent ? gémit Ole. C'est le fleuve qui nous jouera quelque tour et alors… alors…

— Il s'agit de filer au plus vite et de laisser les Grecs en arrière, dit le joyeux matelot, tandis qu'Ole demandait en balbutiant ce qui se produirait lorsqu'ils atteindraient le bout du fleuve.

Nous venions d'arriver au confluent du Sacramento et du San Joaquin. Le marin se traîna à l'avant du bateau et amena la trinquette de l'autre bord. Charley mit la barre à tribord et nous obliquâmes à droite dans le San Joaquin. Le vent qui, jusque-là, nous poussait droit en avant, nous prenait maintenant par le travers et la ***Mary-Rebecca*** était couchée sur bâbord, comme si elle allait chavirer.

Cependant nous faisions de la route, entraînant toujours après nous la flottille des pêcheurs grecs. Leurs filets leur coûtaient bien plus cher que les amendes qu'ils devraient payer pour avoir enfreint la loi, aussi n'essayaient-ils point

de fuir en abandonnant leurs filets comme ils auraient pu aisément le faire. Chacun sait qu'un pêcheur tient instinctivement à son filet comme un marin à son bateau ; de plus, ils étaient tellement assoiffés de vengeance qu'ils nous eussent suivis au bout du monde, si nous les avions remorqués jusque-là.

La fusillade ayant cessé, nous jetâmes un regard à l'arrière pour nous renseigner sur les faits et gestes de nos prisonniers. Jusqu'ici, les barques s'étaient trouvées séparées les unes des autres à intervalles irréguliers et nous vîmes les quatre plus rapprochées se grouper peu à peu. La première lança une amarre à celle qui la suivait. Quand les hommes de la seconde barque eurent attrapé le bout du filin, ils larguèrent leur filet et halèrent sur la corde jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés contre le bateau de tête.

Cependant, la vitesse de la *Mary-Rebecca* ne facilitait guère leur tâche. Il leur arrivait parfois de progresser mais le plus souvent, après de rudes efforts, les hommes parvenaient péniblement à haler quelques centimètres de corde.

Lorsque les quatre barques furent suffisamment proches pour qu'un homme pût sauter de l'une dans l'autre, un Grec de chacune des trois embarcations, pourvu de son fusil, monta dans celle qui voguait non loin de nous. Le bateau de tête contint donc bientôt cinq hommes armés, dont l'intention évidente était d'aborder la goélette.

Ils ne tardèrent pas à mettre leur projet à exécution. Ils tentèrent de rattraper la *Mary-Rebecca* en suivant les flotteurs d'un filet. Bien que leur avance fût lente et laborieuse et malgré leurs nombreuses haltes, ils ne cessaient cependant d'approcher.

Souriant de leurs efforts, Charley ordonna :

— Établis le flèche, Ole.

La cape du mat de flèche qui retenait la voile fut déchirée et le flèche bordé à plat, tandis que des coups de feu partaient des diverses embarcations. La ***Mary-Rebecca*** s'inclina davantage et fila en avant plus vite que jamais.

Mais les Grecs redoublèrent d'audace. Incapable de nous atteindre à cette vitesse accrue, ils installèrent avec les poulies de leurs voiles ce que les marins appellent un « palan à mains ». Alors un homme, que ses compagnons retenaient par les jambes, se pencha en avant sur la proue et attacha à la ligne de flotteurs l'extrémité du palan. Puis ils halèrent sur le palan jusqu'à ce que les deux poulies vinssent à se toucher et répétèrent plusieurs fois cette manœuvre.

— Établis la voile d'étai : cria Charley.

Ole Ericsen considéra la ***Mary-Rebecca*** et hocha la tête.

— Les mâts vont f… le camp, observa-t-il.

— Si tu ne suis pas mes instructions, c'est nous qui allons être délogés ! lui répliqua Charley.

Ole lança un regard inquiet vers sa mâture, et un autre au bateau chargé de Grecs armés, puis finit par se résigner.

Les cinq hommes étaient réunis à la proue du bateau, place très dangereuse dans une embarcation en remorque. J'observai attentivement la tenue de leur barque tandis qu'on hissait la voile d'étai, bien plus grande que la voile de flèche, et employée seulement par légère brise.

La *Mary-Rebecca* s’élança en avant avec une formidable secousse et le bateau des Grecs piqua du nez. Les hommes se précipitèrent en débandade à l’arrière pour empêcher le bateau d’être entraîné sous l’eau.

— Ça va les calmer : remarqua Charley, tout en considérant avec anxiété la marche de la *Mary-Rebecca* qui déployait plus de toile qu’elle ne devait en porter raisonnablement.

— Antioch ! Prochain arrêt ! annonça le joyeux marin, à la manière d’un receveur de tramway. Et ensuite Merryweather !

— Viens ici, vite ! me dit Charley.

Je traversai le pont sur les mains et les genoux et me redressai près de lui, à l’abri de la plaque d’acier.

— Fouille dans ma poche intérieure et prends mon calepin, m’ordonna-t-il. Parfait. Déchire une page blanche et écris ce que je vais te dicter.

Voici ce que j’écrivis :

« Téléphonez à Merryweather, au shériff, au constable ou au juge. Dites-leur que nous arrivons et qu’ils envoient autant d’hommes armés que possible à notre rencontre sur le quai, sans quoi nous sommes perdus. »

— Maintenant, ajouta Charley, attache-moi ça solidement à cet épissoir et tiens-toi prêt à lancer le tout à terre.

Je lui obéis à la lettre. Nous approchions d’Antioch. Le vent hurlait dans la mâture ; la *Mary-Rebecca,* à demi couchée sur le côté, filait comme un lévrier de l’Océan. La population maritime d’Antioch nous avait vu installer la flèche et

la voile d'étai, exploit des plus téméraires par un tel vent ; aussi tout le monde accourait sur le quai pour s'enquérir de ce qui se passait.

Nous foncions à toute allure vers l'appontement et Charley le borda de si près qu'on aurait presque pu sauter à terre. À son signal, je lançai l'épissoir. Il vint frapper le plancher du wharf avec un bruit sourd, rebondit quelques mètres plus loin et les badauds se précipitèrent pour le saisir.

Tout cela se passa en un clin d'œil. La minute suivante Antioch disparaissait déjà derrière nous, et, tournant les talons au San Joaquin, nous courions vers Merryweather, à six milles de distance. À cet endroit, le fleuve reprenait son cours normal vers l'est et nous repartîmes vent arrière, les voiles de nouveau établies de chaque côté, la trinquette se gonflant à tribord.

Ole Ericsen semblait plongé dans le plus profond désespoir. Charley et les deux marins reprenaient leur belle humeur, non sans raison. Merryweather était une ville minière, et on pouvait s'attendre ce jour-là, un dimanche, à trouver tout l'élément masculin en ville. En outre, les mineurs n'éprouvaient guère d'amitié pour les pêcheurs grecs, et s'empresseraient de nous prêter main-forte.

Le spectacle qui s'offrit à nos regards nous procura un immense soulagement. Les quais de Merryweather étaient noirs de monde. À mesure que nous approchions, nous voyions les hommes courir le long de la grande rue, fusil en main. Avec un air dominateur qui jusque-là lui avait fait défaut, Charley se tourna vers les pêcheurs. Les Grecs, terrifiés par ce déploiement de force armée, abandonnèrent d'eux-mêmes leurs fusils.

Nous rentrâmes le flèche et la voile d'étai, abattîmes le pic de grand-voile et, comme nous arrivions à hauteur du wharf principal, nous fîmes passer le gui de l'autre bord en virant vent arrière. La ***Mary-Rebecca*** fit un arc de cercle dans le vent, la flottille captive des pêcheurs décrivit, en arrière, un arc semblable sur un plus grand rayon, puis la goélette fit tête au vent jusqu'à ce qu'elle eût perdu son erre. Les amarres furent alors lancées à terre et aussitôt attachées.

Toute cette manœuvre s'accomplit sous les clameurs et les applaudissements des mineurs enthousiastes.

Ole Ericsen poussa un grand soupir.

— Je croyais ne plus jamais revoir ma femme, avoua-t-il.

— Comment ça ? Nous n'avons couru aucun danger, lui dit Charley.

Ole le considéra d'un air incrédule.

— Je te le jure ! lui dit Charley. En cas de danger, nous n'avions qu'à lâcher le crampon… comme je vais le faire maintenant afin que ces Grecs puissent reprendre leurs filets.

Muni d'une clef à molette, il descendit dans la cale, dévissa l'écrou et laissa tomber le crampon. Lorsque les Grecs eurent ramené leurs filets dans leurs bateaux et remis tout en ordre, une milice de citoyens nous débarrassèrent de nos prisonniers et les conduisirent en prison.

— Dans toute cette affaire, j'ai agi, je crois, comme un idiot ! déclara Ole Ericsen.

Mais il changea d'avis lorsque les autorités de la ville montèrent à bord pour le féliciter et lui serrer la main, tandis que deux journalistes débrouillards prenaient des instantanés de la ***Mary-Rebecca*** et de son capitaine.

6

Démétrios Contos[7]

D'après mes aventures précédentes avec les pécheurs grecs, on inclinerait à croire qu'ils étaient foncièrement mauvais. Loin de là ! Mais ces hommes rudes vivaient en communauté isolée et rapportaient péniblement leur subsistance en luttant contre les éléments. Ils ne comprenaient point les lois et les jugeaient tyranniques, particulièrement celles qui régissent la pêche. Pour cette même raison, ils considéraient les hommes de la Patrouille de Pêche comme leurs ennemis naturels.

Nous représentions une menace continuelle pour leur vie, ou leur gagne-pain, ce qui, en maintes circonstances, revenait au même à leur point de vue. Nous confisquions leurs filets et engins prohibés, qui souvent leur avaient coûté beaucoup d'argent ou des semaines de labeur. En application des règlements, nous les empêchions d'attraper certains poissons à des époques déterminées, d'où un amoindrissement temporaire de leurs gains. D'autre part, lorsque nous les prenions en faute, nous les amenions devant les tribunaux qui les condamnaient à de fortes amendes. Il va de soi que ces gens nous détestaient. Comme le chien est l'ennemi inné du chat, et le serpent celui de l'homme, les membres de

---

[7] *Demetrios Contos.*

la Patrouille de Pêche étaient les ennemis naturels des pêcheurs.

Si ces Grecs avaient parfois la haine tenace, ils étaient également capables d'actes généreux, ainsi que vous le démontrera cette histoire de Démétrios Contos.

Démétrios vivait à Vallejo. Après le Gros Alec, c'était le plus brave et le plus important d'entre ses compatriotes. Il ne nous avait jamais donné de fil à retordre et je crois que rien de fâcheux ne nous eût divisés s'il ne s'était avisé d'acquérir un nouveau bateau pour la pêche au saumon.

Ce bateau fut la cause de tous nos ennuis. Il l'avait fait construire d'après ses propres plans, en modifiant légèrement les lignes du saumonier ordinaire.

Avec une joie délirante il découvrit que son bateau neuf possédait une remarquable puissance de vitesse… en réalité, il dépassait à la course tous les autres bateaux de la baie. Démétrios en conçut de l'orgueil et de l'arrogance. Notre raid avec la ***Mary-Rebecca*** contre les pêcheurs de saumon du dimanche ayant semé la panique dans la colonie grecque, Démétrios lança un défi à Bénicia. Un des pêcheurs de la localité vint nous en avertir. Démétrios Contos ne projetait rien moins que de quitter Vallejo le dimanche suivant, et, devant tout Bénicia rassemblé, il poserait son filet et se mettrait à pêcher le saumon. Charley Le Grant, le patrouilleur, n'avait qu'à se présenter et essayer de l'attraper.

Ni Charley ni moi n'avions entendu parler du nouveau bateau de Démétrios. Notre propre saumonier était assez rapide et nous ne craignions pas de nous mesurer avec n'importe quelle autre embarcation de la baie.

Le dimanche arriva. La provocation du Grec à notre endroit s'était répandue comme une traînée de poudre et toute la population maritime de Bénicia s'était assemblée à l'heure dite sur le wharf des Vapeurs, qui bientôt offrit l'aspect d'une tribune un jour de grand match de football.

Charley et moi demeurions sceptiques, mais la vue de cette foule ne nous permettait plus de mettre en doute l'audace du pêcheur grec.

Dans l'après-midi, lorsque la brise de mer eut commencé à forcir, il monta sa voile en pleine vue et partit vent arrière. Il vira au vent à dix mètres du wharf ; en passant, il salua le public d'un geste théâtral de la main, comme un chevalier qui entre en lice ; en réponse, de généreux applaudissements crépitèrent à son adresse. Ensuite il pénétra dans le détroit et avança de deux cents mètres environ. Il abaissa sa voile et, se laissant dériver de côté dans le vent, il commença de poser son filet. Il n'en sortit pas long, une vingtaine de mètres tout au plus ; néanmoins Charley et moi demeurions stupéfaits de l'aplomb du bonhomme. Nous ignorions alors ce fait, mais nous l'apprîmes par la suite ; son filet était pour ainsi dire hors d'usage. L'engin pouvait certes attraper du poisson, mais une prise un peu grosse l'eût mis en lambeaux.

Charley hocha la tête et dit :

— J'avoue que cela me dépasse. Même s'il ne sort que quinze mètres de filet, lui donnerons-nous le temps de les rentrer ? Dans quelle intention vient-il ici braver la loi sous nos propres yeux ? Dans la ville même que nous habitons ?

La voix de Charley prit un ton attristé et quelques minutes encore il discourut sur la hardiesse inconcevable de Démétrios Contos.

L'homme en question, allongé à l'arrière de son bateau, surveillait son filet. Lorsqu'un gros poisson se trouve pris dans un filet à ouïes, les flotteurs, par leur agitation, en avertissent le pêcheur. Sans doute Démétrios venait-il d'être prévenu de cette façon : toujours est-il qu'il rentra quatre à cinq mètres de filet, et maintint en l'air un instant, avant de le jeter au fond du bateau, un énorme saumon aux reflets étincelants. D'assistance applaudit à tout rompre. Charley n'en put supporter davantage.

— Allons-y ! me dit-il.

Sans perdre une minute, nous sautâmes dans notre saumonier et hissâmes la voile.

Aussitôt des cris s'élevèrent de la foule. Au moment où nous quittions le quai, nous vîmes le Grec, armé d'un grand couteau, trancher son vieux filet tout usé. Sa voile, prête à être hissée, vibrait un instant plus tard dans le soleil. Il courut à l'arrière, embraqua l'écoute et entreprit une longue bordée vers les collines de Contra-Costa.

Lorsque nous arrivâmes à dix mètres derrière lui, Charley jubilait. Il connaissait la rapidité de notre bateau et, de surcroît, il se flattait de damer le pion à quiconque en matière de navigation. Il ne douta pas un instant de rattraper Démétrios, et moi-même je partageais cette confiance. Cependant nous ne paraissions nullement l'emporter sur lui.

Une bonne petite brise nous faisait glisser délicatement sur l'eau, mais Démétrios fuyait devant nous. Non seulement il faisait force de voile, mais il gagnait au vent près d'un

point sur nous. Ce fait nous impressionna surtout lorsque, arrivé à hauteur des collines de Contra-Costa, il passa devant nous à contre-bord à plus de trente mètres au vent.

— Sapristi ! s'exclama Charley. De deux choses l'une : ce bateau est un cheval de course, ou nous traînons à notre quille un bidon de vingt litres de goudron !

Quoi qu'il en soit, Démétrios atteignit les montagnes de la Sonoma de l'autre côté du détroit. Nous nous trouvâmes à ce point distancés que Charley me demanda de choquer l'écoute et nous revînmes vent arrière vers Bénécia. Les pêcheurs du wharf nous couvrirent de ridicule quand ils nous virent amarrer notre bateau au quai. Charley et moi nous nous éloignâmes, l'air plutôt marris. C'est en effet un rude coup pour l'orgueil d'un marin, propriétaire d'un excellent bateau, et parfaitement capable de manœuvrer, que de se voir battu à la course par le premier venu.

Cette mésaventure hanta l'esprit de Charley pendant deux jours. Lorsqu'on nous annonça que Démétrios avait l'intention de renouveler sa prouesse le dimanche suivant, Charley se ressaisit. Il fit haler notre bateau hors de l'eau, le nettoya et repeignit la carène, apporta quelques modification à la dérive, inspecta minutieusement les manœuvres courantes et passa la majeure partie de la nuit du samedi à fabriquer une nouvelle voile plus grande. Elle fut, en fin de compte, si énorme qu'un supplément de ballast fut nécessaire et nous embarquâmes près de deux cent cinquante kilos de vieille ferraille au fond de notre bateau.

Ce mémorable dimanche, Démétrios sortit à l'endroit habituel avec l'intention de nous narguer. Cette fois encore, nous eûmes la brise d'après-midi et Démétrios immergea quelque quinze ou vingt mètres de son filet pourri, hissa sa

voile, puis démarra juste sous notre nez. Mais il avait prévu les perfectionnements apportés par Charley à son bateau, et sa propre voile apiquait plus haut que jamais, car une large bande de toile lui avait été ajoutée le long de la ralingue de chute.

Jusqu'aux collines de la Contra-Costa, le résultat fut nul, ni l'un ni l'autre ne semblant l'emporter ou perdre sur son rival. Mais lorsque nous tirâmes la bordée de retour aux montagnes de la Sonoma, nous nous rendîmes compte que tout en nous laissant marcher sur ses talons à vitesse égale, Démétrios avait gagné au vent à une mince épaisseur de plus que nous. Pourtant Charley manœuvrait à merveille notre saumonier et en tirait le maximum…

Charley aurait pu prendre son revolver et tirer sur Démétrios, mais depuis longtemps notre instinct nous interdisait d'abattre un fuyard coupable, en somme, d'une simple peccadille. De plus, une entente tacite semblait exister entre patrouilleurs et pêcheurs. Si nous nous abstenions de faire usage de nos armes lorsqu'ils prenaient la fuite, en retour ils se laissaient emmener docilement quand nous leur mettions le grappin dessus.

Démétrios Contos essayait de nous échapper et nous nous bornions à courir après lui. En revanche, si nous le gagnions de vitesse ou si nous opérions mieux que lui, nous savions qu'il se rendrait sans résistance.

Avec nos grandes voiles et la forte brise qui soufflait du détroit du Carquinez, la manœuvre de notre saumonier devenait de plus en plus délicate et à tout instant nous redoutions de chavirer. Tandis que Charley s'occupait du gouvernail, je tenais l'écoute de grand-voile à la main avec un seul

tour au taquet, prêt à la laisser filer à tout moment. Démétrios avait certes fort à faire, se trouvant seul à bord.

En vain nous efforçâmes-nous de le rattraper. Le Grec avait construit un bateau supérieur au nôtre et malgré les qualités indiscutables de Charley en tant que navigateur, nous ne pûmes rivaliser de vitesse avec Démétrios.

— Laisse porter ! m'ordonna Charley.

Comme notre bateau abattait sous le vent, le rire moqueur de Démétrios parvint à nos oreilles.

Charley hocha tristement la tête :

— À quoi bon s'entêter ? dit-il, Démétrios possède un meilleur bateau. S'il tente de renouveler son exploit, il faudra trouver quelque stratagème inédit.

Cette fois mon imagination vint à la rescousse.

Le mercredi suivant, je soumis le plan suivant à l'approbation de Charley :

— Et si dimanche prochain je poursuivais seul Démétrios dans notre bateau ? Tu l'attendrais sur le quai de Vallejo pour le cueillir à son arrivée.

Charley réfléchit un instant, puis se donna une claque sur le genou.

— Excellente idée. Enfin tu commences à te servir de ton cerveau ! Tout le crédit en revient à ton professeur, permets-moi de le dire.

Au bout d'un moment il ajouta :

— Écoute, il conviendra de ne pas le poursuivre trop loin, sans quoi il continuera sa route jusqu'à la baie de San Pablo, au lieu de rentrer chez lui à Vallejo. En ce cas, je risque de planter le poireau sur le quai.

Le jeudi, Charley souleva une objection :

— Tout le monde saura que je suis parti pour Vallejo, à commencer par Démétrios. Je crains fort que nous devions renoncer à ton idée.

Cette remarque n'était que trop fondée, et tout le reste de la journée j'en éprouvai une véritable déception. Mais pendant la nuit, une voie nouvelle s'ouvrit devant moi. Impatient d'en faire part à Charley, j'allai secouer mon compagnon plongé dans un profond sommeil.

— Que se passe-t-il ? grogna celui-ci. La maison brûle ?

— Non, répondis-je. C'est seulement ma tête qui prend feu. Écoute bien. Dimanche, toi et moi nous irons flâner aux environs de Bénicia jusqu'au moment où apparaîtra la voile de Démétrios. Cela endormira les soupçons des pêcheurs. Dès que Démétrios hissera sa voile, tu remonteras tranquillement en ville. Tous croiront que, te sentant vaincu d'avance, tu préfères t'éloigner du wharf.

— Jusque-là, c'est parfait, prononça Charley, tandis que je m'interrompais pour reprendre haleine.

— N'est-ce pas ? repris-je, très fier de moi. Tu t'en vas donc d'un pas nonchalant, mais dès que tu es hors de vue, tu prends tes jambes à ton cou et tu cours chez Dan Maloney. Emprunte-lui sa petite jument et gagne Vallejo à travers champs. Le raccourci est en excellent état et tu arriveras

bien avant Démétrios qui constamment devra tenir tête au vent.

— Entendu, dès demain matin je prendrai mes dispositions pour louer cette jument, dit Charley, se rangeant sans hésiter à mon point de vue.

— Dis donc, fiston ! fit-il peu après, me réveillant à son tour en sursaut. Ne crois-tu pas que ce soit là une nouveauté sensationnelle ? A-t-on entendu parler d'une Patrouille de Pêche à cheval ?

— Tout cela, grâce à l'imagination. Ne cesses-tu pas de me prôner que le fait de devancer les autres d'une idée constitue la condition essentielle de succès ?

— Hi ! Hi ! ricana Charley. Et si cette idée, se traduisant par une jument, ne me permet pas cette fois de battre mon concurrent à plates coutures, je ne m'appelle pas Charley De Grant.

Le vendredi suivant, Charley me demanda :

— Pourras-tu manœuvrer le bateau tout seul ! Souviens-toi que nous y avons mis une fameuse grand-voile.

Je le rassurai si bien sur ce point qu'il me laissa tranquille jusqu'au samedi soir. Il proposa alors d'enlever toute une laize le long du bord postérieur de la voile. Sans doute la déception peinte sur mon visage le fit-il renoncer à cette suggestion. Moi aussi je n'étais pas peu fier de mon habileté à manœuvrer un voilier et je jubilais à la pensée de courir seul avec cette grand-voile dans le détroit de Carquinez en suivant le sillage du Grec.

Comme c'était prévu au programme, Démétrios fit son apparition le dimanche matin. Les pêcheurs avaient pris

l'habitude dominicale de se rassembler sur le wharf pour acclamer Démétrios Contos et s'amuser de nos échecs. Le Grec amena sa voile quand il fut à deux cents mètres du quai et dévida ses quinze mètres de filet.

— Cette comédie durera bien autant que son vieux filet, grommela Charley de façon à se faire entendre de quelques Grecs.

— Alors, je lui passerai le mien qui ne vaut plus grand-chose, riposta malicieusement un des spectateurs.

— Comme tu voudras, dit Charley. Moi aussi je possède un vieux filet en réserve. Je lui en ferai cadeau… s'il vient le chercher.

Tous éclatèrent de rire, estimant qu'on pouvait témoigner quelque indulgence envers un homme si pauvre d'esprit.

— Eh bien ! au revoir, petit ! me dit Charley quelques minutes plus tard. Je vais faire un tour jusque chez Maloney.

— Tu me permets de sortir le bateau ? demandai-je.

— Oui, si tu veux, répondit-il tout en s'éloignant d'un pas tranquille.

Au moment où Démétrios retirait deux énormes saumons de son filet, je sautai dans le bateau. Les pêcheurs s'approchèrent pour se divertir à mes dépens et lorsque je hissai ma voile ils m'accablèrent de toutes sortes de conseils plus grotesques les uns que les autres. Ils firent même entre eux des paris extravagants en ma faveur : deux d'entre eux s'intitulèrent arbitres et me demandèrent gravement l'autorisation de monter dans mon bateau pour voir de plus près comment j'allais m'y prendre.

Je ne me pressai point, afin de donner à Charley tout le loisir nécessaire. Pour gagner du temps, je feignis d'être contrarié de voir la façon dont la voile était tendue et je changeai légèrement la position du petit palan par lequel la grosse livarde agissait sur le pic de la voile.

Certain que Charley avait atteint la maison de Dan Maloney et chevauchait à présent la jument, je démarrai du wharf et partis voile au vent. Une forte brise la gonfla soudain et abaissa le pavois sous le vent, si bien que j'embarquai la valeur d'environ deux baquets d'eau. Ce genre d'accident peut arriver aux meilleurs pilotes de petits bateaux. Aussitôt je laissai filer la voile et redressai l'embarcation ; n'empêche que des rires sarcastiques s'élevèrent de tous côtés comme si j'avais commis une énorme bévue.

Démétrios, ne voyant qu'une seule personne dans la barque des patrouilleurs, et encore un gamin, se mit à me taquiner. Tirant une courte bordée, alors que je me trouvais seulement à dix mètres derrière lui, il revint au quai, et relâcha légèrement sa voile. Ensuite il tira des bordées de plus en plus courtes, allant venant et virant, à la plus grande joie des spectateurs enthousiastes. Tout ce temps, je le suivais à très peu de distance, imitant ses moindres fantaisies même lorsqu'il laissait complètement porter vent arrière toute sa voile, perpendiculairement à un seul bord… manœuvre extrêmement dangereuse avec une pareille voile et par un tel temps.

Il comptait sur une forte brise marine et sur le rapide courant de jusant, dont les efforts conjugués soulèveraient une mer clapoteuse, pour causer ma perte. Mais je débordais de courage et je ne me rappelle pas avoir aussi bien conduit

un bateau que ce jour-là. Je me montrai à la hauteur des circonstances ; mon cerveau fonctionnait avec souplesse et rapidité, mes mains ne connaissaient aucune hésitation et à une fraction de seconde près, je discernais les milles et un petits détails qui ne doivent jamais échapper à l'œil exercé d'un marin.

Ce fut plutôt Démétrios qui éprouva des ennuis du fait que sa dérive se coinçait dans son puits et ne parvenait pas à descendre complètement. En un instant de répit, qu'il emporta sur moi par une manœuvre habile, je le vis affairé avec impatience autour de sa dérive, s'efforçant de l'abaisser à fond. Je ne lui en laissai pas le temps et il dut retourner à la barre et à l'écoute.

Cette dérive ne laissait pas de l'inquiéter. Il cessa de me taquiner et engagea la longue course jusqu'à Vallejo. À ma grande joie, dès la première grande bordée, je m'aperçus que je pouvais gagner au vent un tantinet de plus que lui. La présence d'un compagnon à son bord lui eût été précieuse en la circonstance ; comme je le suivais à quelques mètres seulement en arrière, il n'osait abandonner la barre pour tenter de nouveau d'abaisser la dérive.

Incapable de serrer le vent aussi près qu'auparavant, il se mit à choquer légèrement l'écoute et à mollir un tant soit peu pour se mettre en dehors de ma route. Je le laissai faire jusqu'à ce que je fusse bien au vent de sa position. Comme j'approchais, il sembla vouloir rentrer au vent et je dus en faire autant pour lui couper le chemin. Mais ce n'était qu'une feinte habilement exécutée, et il reprit sa vitesse primitive tandis que je m'empressais de reconquérir le terrain perdu.

Sans conteste, Démétrios se montrait plus fort que moi dans la manœuvre d'un bateau. À plusieurs reprises je faillis

le prendre, mais chaque fois il réussit à m'échapper. En outre, le vent augmentait constamment, et chacun de notre côté nous avions fort à faire pour ne point chavirer. J'avoue que je n'aurais pu maintenir mon bateau sans le supplément de lest ajouté par Charley. Juché sur le plat-bord au vent, la barre d'une main et dans l'autre l'écoute avec un seul tour sur le taquet, je me voyais obligé de choquer l'écoute dans les fortes rafales. Cela faisait un peu faseyer la voile, d'où une diminution de vitesse et, par voie de conséquence, une perte. Je me consolais en constatant que souvent Démétrios devait recourir aux mêmes expédients.

La forte marée, descendant les détroits contre le vent, soulevait une mer clapoteuse et démontée qui embarquait de façon constante. J'étais trempé jusqu'aux os, et la voile elle-même était mouillée jusqu'à moitié de la ralingue de chute. Une fois, je réussis à manœuvrer au vent de Démétrios, si bien que ma proue vint cogner sur lui en plein milieu. À ce moment, je souhaitai plus que jamais la présence d'un camarade à mon côté. Sans me donner le temps d'arriver à la proue et de sauter dans son saumonier, le Grec avait, d'un coup d'aviron, séparé les deux bateaux et me riait au nez.

Nous pénétrions maintenant dans un très mauvais passage, à la jonction du détroit de Carquinez avec celui de Vallejo. De premier charriait les eaux de la rivière Napa et de la grande marée descendante ; le second, celles de la baie de Suisun, du Sacramento et du San Joaquin. À la rencontre de ces puissantes masses liquides, emportées à une rapide allure, se formait une barre redoutable. Pour comble de malchance, le vent halait vers la baie de San Pablo sur une quinzaine de milles et lançait des flots très agités sur ce mascaret.

Des courants contraires se précipitaient en tous sens, produisaient des tourbillons, des remous et des jets d'écume, et s'entrechoquaient en vagues creuses qui déferlaient autant d'un bord que de l'autre. Au milieu de cette effarante confusion, les eaux de la mer s'engouffraient dans la baie de San Pablo avec un fracas de tonnerre.

Mon excitation était comparable à celle de l'eau. Le bateau se comportait de façon splendide, bondissant et filant sur l'onde à la vitesse d'un cheval de course. J'avais peine à contenir mon enthousiasme. La voile immense, le hurlement du vent, la mer agitée, les plongeons du bateau… et moi, un Pygmée, simple point dans l'espace, maîtrisant les éléments déchaînés, je m'avançais sur les flots, victorieux.

À l'instant même où, tel un héros conquérant, je lançais un péan d'allégresse, mon bateau reçut un effroyable choc et s'immobilisa net. Je fus projeté en avant, au fond du saumonier. En me relevant, j'aperçus une forme verdâtre, couverte de bernacles. J'identifiai aussitôt cette hantise des matelots : une épave presque complètement immergée. Nul ne saurait trop se méfier d'un tel obstacle. Au sein de cette houle, il était impossible de distinguer, à temps voulu pour y échapper, une poutre flottant au ras de l'eau.

La proue du bateau dut être entièrement fracassée, car en un clin d'œil il fut à moitié envahi par l'eau. Deux grosses vagues finirent de le remplir et il coula à pic, emmené par le poids de son lest. L'accident se produisit si rapidement que je fus pris dans la voile et entraîné moi-même sous l'eau. À force de me débattre, je réussis à remonter à la surface, suffoquant et la poitrine prête à éclater, mais je ne revis point les rames. Sans doute avaient-elles disparu dans les courants chaotiques. Je surpris Démétrios en train de me regarder

par-dessus son épaule, puis j'entendis son rire narquois et ses cris de triomphe. Il continuait tranquillement sa route, m'abandonnant à une mort certaine.

Il ne me restait qu'à nager en attendant la fin, qui, en cette horrible confusion, n'aurait su tarder. Retenant mon souffle, je réussis à me débarrasser de mes lourdes bottes et de ma veste. Cependant, je ne parvenais guère à avaler une quantité suffisante d'air et je m'aperçus bientôt que la question essentielle n'était pas tant de nager que de respirer.

J'étais ballotté, souffleté, écrasé par les vagues aux crêtes écumantes, et emprisonné dans les creux de cet infernal clapotis de marée qui m'emplissait les yeux, le nez et la bouche. Une étrange succion m'agrippait les jambes et m'entraînait sous l'eau pour me relancer à la surface bouillonnante, où chaque fois que j'essayais de reprendre haleine, une lame s'abattait sur ma tête. Impossible de résister longtemps en pareille situation. J'avalais plus d'eau que d'air et me sentais couler. Mes sens commençaient à faiblir et ma tête à chavirer. D'instinct, je me débattais et j'allais perdre connaissance lorsque je me sentis soulevé par les épaules et hissé par-dessus le pavois d'un bateau.

Je demeurai quelque temps étendu sur une banquette où on m'avait lancé, tête en bas, et l'eau me sortant par la bouche. Au bout d'un moment, encore très faible, je me retournai pour connaître mon sauveur. Et je vis, assis à l'arrière, écoute dans une main et barre dans l'autre, Démétrios Contos qui ricanait en hochant la tête d'un air bon enfant. Il avait pensé me laisser me noyer, m'avoua-t-il par la suite, mais son bon cœur l'ayant emporté, il avait rebroussé chemin pour me tirer de là.

— Ça va mieux ? me demanda-t-il.

Je réussis à dessiner un oui avec mes lèvres, car j'étais incapable encore de parler.

— Vous êtes bon marin, me dit-il… vous valez un homme.

Ce compliment de la part de Démétrios m'alla droit au cœur, mais je ne pus y répondre que par un hochement de tête.

Notre conversation s'arrêta là ; je devais songer à me remettre de mes émotions, et le Grec était suffisamment absorbé par la manœuvre. À Vallejo, il se dirigea vers le wharf, amarra le bateau et m'aida à débarquer. Nous nous tenions debout l'un près de l'autre sur le quai, lorsque Charley sortit de derrière un râtelier à filets et saisit Démétrios Contos par le bras.

— Non ! Charley ! Cet homme vient de me sauver la vie, il ne faut pas l'arrêter !

Une ombre d'hésitation détendit un instant les traits de Charley, mais elle s'effaça aussitôt et je compris qu'il venait de prendre une décision.

— Rien à faire ! dit-il. Je ne saurais faillir à mon devoir, et le devoir pur et simple me commande de l'arrêter. J'aperçois dans son bateau deux saumons qu'il a pris et nous sommes aujourd'hui dimanche. Non, je ne puis me laisser attendrir.

— Je te répète qu'il m'a sauvé la vie, insistai-je, à bout d'arguments.

Démétrios faillit éclater de fureur lorsqu'il apprit la décision de Charley. Il souffrait visiblement d'être traité avec une telle injustice. Refoulant ses mauvais instincts, il avait

accompli un acte généreux et sauvé la vie d'un ennemi ; en récompense, l'ennemi le conduisait en prison.

Charley et moi nous chamaillâmes sur le chemin du retour à Bénicia. Je m'en tenais à l'esprit de la loi et non à la lettre ; lui ne voulait point en démordre.

La loi interdisait la pêche au saumon le dimanche. En tant que patrouilleur, il devait la faire respecter. Il avait rempli son devoir et se sentait la conscience tranquille. Cependant, cette rigueur impitoyable me révoltait. J'éprouvais en moi-même de la compassion pour le sort de Démétrios.

Deux jours après, nous nous rendîmes à Vallejo pour assister au jugement. Je dus me présenter à la barre des témoins, et jurer avoir vu Démétrios Contos prendre les deux saumons qui se trouvaient en sa possession lors de son arrestation par Charley. Jamais corvée ne me fut plus pénible.

Démétrios s'était assuré l'appui d'un avocat, mais sa culpabilité ne faisait aucun doute. Le jury ne s'absenta qu'un quart d'heure pour délibérer et condamner le Grec à une amende de cent dollars ou à quinze jours de prison.

Charley s'approcha du greffier et dit, en plaçant cinq pièces de vingt dollars sur le bureau :

— C'est moi qui paie l'amende.

Puis, se tournant vers moi, il murmura :

— C'est… c'est le seul moyen honorable de nous en tirer, fiston.

Les yeux humides de larmes, je lui tendis la main.

— Moi aussi, je désirerais contribuer… commençai-je.

— Tu veux payer la moitié ? m'interrompit-il. C'est bien ce que je comptais.

Pendant ce temps, son avocat avisait Démétrios que Charley De Grant acquittait le montant de son amende.

De Grec vint serrer les mains de Charley et son visage de méridional s'empourpra d'émotion. Pour ne pas demeurer en reste de générosité, il insista pour payer lui-même son amende et les honoraires de son avocat ; devant le refus de Charley, il se mit presque en colère.

Plus que tout autre argument, l'acte de Charley fit comprendre aux pêcheurs le sens profond de la loi. Charley monta dans leur estime et moi-même je reçus ma part de louange : j'étais le gosse qui savait manœuvrer un bateau. Non seulement Démétrios Contos ne transgressa plus désormais les règlements de pêche, mais il devint un de nos bons amis et en plus d'une occasion il vint exprès à Bénicia pour bavarder un instant avec nous.

7

Le retour de “Mouchoir jaune”[8]

— Écoute, mon garçon, sans vouloir t’influencer le moins du monde, me dit Charley, je te conseille de ne pas prendre part à un autre raid avant de quitter la Patrouille. Jusqu’ici tu t’en es tiré-sain et sauf, et je m’en voudrais qu’il t’arrivât malheur juste au moment de ton départ.

— Je suis persuadé que tout se passera bien, répliquai-je avec l’assurance de la jeunesse. D’ailleurs, en tout il faut faire une fin.

Charley se croisa les jambes, et se rejeta en arrière pour étudier le problème.

— C’est ma foi vrai. Alors, pourquoi ne pas considérer la capture de Démétrios Contos comme ton dernier exploit ? Cette fois tu as pris un bon bain mais… (Ici sa voix se brisa et il demeura un instant incapable de continuer)… Je ne me pardonnerais jamais si quelque chose te survenait à présent.

Tout en riant des craintes de Charley, je cédai à son affectueuse sollicitude et me rangeai à son point de vue. Après avoir vécu deux ans en sa compagnie je me disposai donc à quitter la Patrouille de Pêche pour achever mes études à l’école secondaire. J’avais épargné de quoi couvrir mes frais

---

[8] *Yellow Handkerchief.*

d'étudiant pendant trois ans et bien que plusieurs mois nous séparassent encore de la rentrée, je voulais piocher ferme certaines matières pour passer avec succès les concours d'admission.

Mes objets personnels bien rangés dans une cantine, je me préparais à prendre mon billet de chemin de fer pour Oakland, lorsque Neil Partington arriva à Bénicia. On avait besoin immédiatement du ***Reindeer*** au sud de la baie, et Neil exprima l'intention de conduire ce bateau jusqu'à Oakland. Comme il habitait cette ville et que je devais moi-même prendre pension dans sa famille durant mes années d'études, il ne voyait pas pourquoi je n'embarquerais pas ma cantine à bord et ne ferais pas route avec lui et Charley.

Je portai donc mon bagage à bord et vers le milieu de l'après-midi nous hissâmes la grand-voile du ***Reindeer*** et démarrâmes. Il faisait un vrai temps d'automne. La brise marine, qui avait soufflé tout l'été, avait fait place à des vents capricieux et le ciel nuageux rendait très problématique le moment de notre arrivée.

Nous quittâmes Bénicia au début de la marée descendante. Comme nous traversions le détroit de Carquinez, je jetai un ultime coup d'œil sur Bénicia et la crique du Chantier de Turner, où Charley et moi avions assiégé le ***Lancashire Queen*** et arrêté le Gros Alec, roi des Grecs. À l'entrée du détroit, je regardai avec un vif intérêt l'endroit où quelques jours auparavant j'eusse irrémédiablement été noyé sans l'intervention du Grec Démétrios Contos.

Un banc de brouillard, s'avançant à travers la baie de San Pablo, vint à notre rencontre, et au bout de quelques minutes le ***Reindeer*** courait en aveugle dans l'obscurité humide. Charley, au gouvernail, semblait doué de l'instinct de

la direction. Il avouait lui-même son impossibilité d'expliquer ce phénomène ; mais il possédait un sens particulier qui lui permettait de prévoir les vents, de calculer les distances, le temps, la vitesse des courants et la dérive de façon étonnante.

— On dirait que le brouillard se dissipe, lui dit Neil Partington, deux heures après que nous eûmes pénétré dans ce mur de brume. Où sommes-nous, Charley ?

L'interpellé consulta sa montre.

— Six heures. Il nous reste encore trois heures avant la basse mer, remarqua-t-il d'un air détaché.

— Mais je te demande où nous sommes ? insista Neil.

Charley réfléchit un instant, puis répondit :

— La marée nous a un peu déportés en dehors de notre route, mais si, comme je le prévois, le brouillard se lève tout de suite, vous constaterez que nous ne sommes pas à plus d'un millier de milles du débarcadère Landing.

— Tu pourrais préciser la distance à quelques milles près, grogna Neil.

— En réalité, conclut Charley, nous en sommes à moins d'un demi-mille et à plus d'un quart de mille.

Le vent fraîchit avec quelques petites rafales et le brouillard se dissipa sensiblement.

— Mac Near est situé juste en face, annonça Charley, indiquant du doigt à travers le rideau de brume un point du côté du vent.

Tous trois nous scrutions la côte dans cette direction quand le ***Reindeer*** heurta quelque chose avec un bruit sourd et s'immobilisa. Nous courûmes à l'avant et trouvâmes la proue engagée dans les haubans d'un mât court et trapu. Nous avions cogné du nez contre une jonque chinoise au mouillage.

À l'instant même où nous arrivions à l'avant, cinq Chinois, comme autant d'abeilles, s'élancèrent de la petite cabine de l'entrepont, les yeux encore lourds de sommeil.

À leur tête marchait un gros gaillard, tout en muscles, reconnaissable à sa face piquée de la petite vérole, et au mouchoir de soie jaune qui lui tenait lieu de coiffure. C'était Mouchoir Jaune, le Chinois que nous avions arrêté l'année précédente pour infraction aux règlements de la pêche aux crevettes et qui, cette fois-là, avait failli couler le ***Reindeer*** ; il recommençait aujourd'hui au mépris de toutes les lois de la navigation.

— À quoi penses-tu donc, espèce de païen à face jaune ? A-t-on idée de mouiller ici, en pleine route des navires, sans même avertir avec la corne de brume ? lui cria Charley, furieux.

— Si tu veux en connaître la raison, regarde plutôt par ici, lui dit Neil d'un ton calme.

Nos yeux suivirent la direction indiquée par le doigt de Neil, et nous vîmes l'écoutille centrale de la jonque ouverte ; elle était à moitié pleine de crevettes fraîchement pêchées, mêlées à des milliers de petits poissons d'un centimètre de long tout au plus. Mouchoir Jaune avait relevé son filet à l'étale de haute mer et, profitant de l'abri offert par l'épais

brouillard, était demeuré sur place en attendant l'étale de basse mer pour relever une seconde fois son filet.

— Ma foi, déclara Neil, durant toute ma vie de patrouilleur, c'est la première fois que je tombe sur une prise aussi facile. Qu'allons-nous faire de ces Chinois, Charley ?

— Remorquons la jonque jusqu'à San Rafael, répondit Charley, puis il se tourna vers moi : – Écoute, petit, tu vas rester dans la jonque et je te passerai une remorque. Si le vent tient bon, nous atteindrons San Rafael avant que la marée soit trop basse, nous y coucherons et demain nous débarquerons à Oakland vers midi.

Charley et Neil retournèrent à bord du ***Reindeer*** et se mirent en route, la jonque suivant au bout de sa remorque. Assis à l'arrière de la jonque, je surveillais mes prisonniers, gouvernant au moyen d'une barre d'un modèle antique et d'un gouvernail percé de larges trous losangiques à travers lesquels l'eau passait de part et d'autre.

À présent le brouillard s'était complètement évanoui et l'estime de notre position par Charley se trouva bientôt confirmée.

Nous distinguions le débarcadère de Mac Near à un demi-mille à peine de nous. Suivant le rivage occidental, nous contournâmes la Pointe Pédro, en pleine vue des villages habités par les pêcheurs de crevettes chinois. Lorsque ceux-ci aperçurent une de leurs jonques remorquées par le bateau très connu de la Patrouille de Pêche, ils menèrent grand tapage.

Le vent de terre soufflait par bouffées intermittentes et incertaines ; une forte brise nous eût certes été plus favorable. La rivière San Rafael, que nous devions remonter pour

gagner la ville et remettre nos prisonniers entre les mains des autorités, traversait une vaste région marécageuse ; la navigation, difficile à marée descendante, devenait pour ainsi dire impossible à marée basse. Aussi, avec le reflux déjà à mi-chemin de son point le plus bas, il importait de se hâter ; mais la lourde jonque, traînant à la remorque, retenait le *Reindeer* comme un corps mort.

— Dis à ces coolies de mettre leur voile, m'ordonna enfin Charley. Je n'ai point envie de rester embourbé toute la nuit dans les bancs de vase.

Je répétai cet ordre à Mouchoir Jaune, qui le transmit à ses hommes d'une voix enrouée. Il souffrait d'un rhume et une toux convulsive le courbait en deux par moments ; ses yeux injectés de sang et ses paupières lourdes lui donnaient un air féroce. Son regard sournois me fit évoquer avec un frisson le mauvais quart d'heure qu'il m'avait fait passer lors de sa précédente arrestation.

Ses hommes tirèrent paresseusement sur les drisses de pic et l'étrange voile, avec son attirail de lattes, teinte en brun foncé, s'éleva. Nous naviguions vent arrière et quand Mouchoir Jaune choqua l'écoute, la jonque avança par elle-même, mollissant la remorque. Malgré la rapidité du *Reindeer,* la jonque allait plus vite que lui. Pour éviter de venir sur son arrière, je rentrai un peu au vent ; cependant, la jonque continuait de gagner et au bout de deux minutes, je me trouvai à la hauteur du *Reindeer* et à son vent. La remorque se raidissait à présent, formant deux angles droits avec les bateaux et notre situation prêtait à rire.

— Largue la remorque ! m'écriai-je.

Charley hésita.

— Ne crains rien, lui dis-je. Que peut-il arriver maintenant ? Nous atteindrons le chenal de cette bordée et tu me suivras ensuite jusqu'à San Rafael.

Là-dessus, Charley largua la remorque, et Mouchoir Jaune envoya un de ses hommes pour la ramener à bord. Dans l'obscurité croissante, je distinguais tout juste l'embouchure du San Rafael, et au moment où nous y pénétrâmes les rives s'esquissaient à peine devant moi.

Le ***Reindeer*** se trouvait à cinq bonnes minutes en arrière quand nous commençâmes à remonter le chenal étroit et sinueux. Charley derrière moi, je croyais n'avoir rien à redouter de mes cinq prisonniers, mais les ténèbres m'empêchant de les surveiller, je jugeai prudent de transférer mon revolver de ma poche de pantalon à celle de ma veste, où il me serait plus facile de l'atteindre en cas de besoin.

Je craignais tout particulièrement Mouchoir Jaune. Les événements qui vont suivre démontrent qu'il se rendit compte de la situation et en profita. Il se tenait assis à quelques pas de moi sur le pavois, qui était maintenant au vent de la jonque. Je discernais à peine la forme de son corps, mais je ne tardai pas à me convaincre que peu à peu il s'approchait de moi. Gouvernant de la main gauche, je glissai ma main droite dans ma poche et saisis mon revolver.

Je le vis alors s'approcher davantage, et comme j'allais lui intimer l'ordre de reculer – les mots tremblaient au bout de ma langue –, je reçus un coup terrible. Un des hommes de l'équipage venait de bondir sur moi du côté sous le vent. Il me serra le bras droit contre le corps, m'empêchant ainsi de tirer ma main de ma poche, et de l'autre main il me fermait la bouche. Sans doute j'aurais pu lutter et libérer ma bouche

pour pousser un cri d'alarme, mais en un clin d'œil Mouchoir Jaune se précipitait sur moi.

En vain je me débattis tandis qu'on me ligotait bras et jambes et me bâillonnait au moyen d'une chemise de coton.

On m'abandonna ainsi au fond de la jonque. Mouchoir Jaune prit la barre, donnant des ordres à voix basse. D'après notre position et les mouvements de la voile, que je distinguais vaguement au-dessus de ma tête comme une tache sur le ciel étoilé, je me rendis compte que la jonque mettait le cap sur l'entrée d'un petit cours d'eau qui se déversait à cet endroit dans le chenal de San Rafael.

Deux minutes plus tard, nous longions lentement la rive et la voile fut amenée en silence. Les Chinois ne bronchaient pas. Mouchoir Jaune s'assit auprès de moi et je sentais qu'il faisait effort pour réprimer ses quintes de toux. Au bout de sept ou huit minutes, je perçus la voix de Charley à l'instant où le *Reindeer* passait au niveau de l'embouchure du petit cours d'eau.

Il disait à Neil :

— Je ne saurais te dire à quel point je suis heureux de voir le gosse quitter enfin la Patrouille de Pêche sans qu'il lui soit arrivé le moindre accident.

Neil proféra quelques mots que je ne pus entendre, puis Charley continua :

— Ce gamin aime décidément la mer. Ses études terminées, s'il suit un cours de navigation et voyage quelque temps au long cours, je ne vois pas pourquoi il ne deviendrait pas un jour capitaine d'un grand navire.

Ces propos à mon égard étaient certes flatteurs, mais ligoté et bâillonné comme je l'étais au fond de cette jonque du fait de mes propres prisonniers, j'avoue ne pas avoir goûté à ce moment la perspective de ce brillant avenir, d'autant que la voix de mon ami allait en diminuant et que le ***Reindeer*** poursuivait seul dans la nuit sa route vers San Rafael.

Avec le ***Reindeer*** disparut mon dernier espoir. Qu'allait-il m'advenir ? Impossible de me l'imaginer. Les Chinois sont des êtres si différents de nous ! D'après ce que j'en savais, la loyauté ne constituait point, en tout cas, une de leurs principales vertus.

Après quelques minutes de suspens, l'équipage hissa la voile et Mouchoir Jaune gouverna vers l'embouchure du chenal de San Rafael. La marée devenait de plus en plus basse et il éprouva des difficultés à éviter les bancs de vase. Je souhaitais qu'il échouât sur la rive, mais il réussit à gagner la baie sans accident.

À la sortie du chenal, une discussion bruyante s'éleva à bord et je devinai que j'en faisais l'objet. Mouchoir Jaune s'exprimait avec véhémence, mais les autres lui opposaient une résistance non moins énergique. De toute évidence, Mouchoir Jaune voulait purement et simplement se débarrasser de moi, et les autres redoutaient les conséquences d'un pareil acte. Je connaissais suffisamment le caractère chinois pour comprendre que seule la crainte du gendarme les retenait. Toutefois, je fus incapable de percer leurs véritables intentions à mon égard.

On conçoit aisément la nature de mes pensées à ce moment tragique où se jouait mon sort. La dispute dégénéra bientôt en querelle, au milieu de laquelle Mouchoir Jaune démonta la lourde barre et s'élança vers moi. Mais ses

quatre compagnons s’interposèrent et une rixe s’engagea pour la possession de la barre. De guerre lasse, Mouchoir Jaune, débordé par le nombre, jugea prudent d’abandonner la partie et reprit la conduite du bateau, tandis que les autres le critiquaient vertement pour son imprévoyance.

Peu après, la voile fut amenée et la jonque n’avança plus qu’à l’aide des avirons. Je la sentis lentement échouer sur la vase. Trois des Chinois – tous chaussés de grandes bottes de mer – sortirent de la jonque tandis que les deux autres me passaient par-dessus la lisse. Mouchoir Jaune me soulevant par les pieds et deux de ses compagnons par les épaules, ils avancèrent en barbotant dans la vase. Au bout d’un moment, leurs bottes frappèrent un sol plus ferme et je sentis qu’ils marchaient sur une grève que j’identifiai sans hésitation : ce ne pouvait être qu’une des îles Marin, groupe d’îlots rocheux situé au large de la côte du Conté Marin.

Une fois arrivés au sable sec, à la limite de la marée haute, ils me laissèrent choir brutalement. Mouchoir Jaune me décocha quelques coups de pieds dans les côtes, puis le trio regagna la jonque à travers la vase. Un moment après, j’entendis la voile monter et claquer au vent. Puis tout retomba dans le silence : je ne pouvais compter que sur mes propres moyens pour recouvrer ma liberté.

Je me rappelais avoir vu des charlatans se délivrer de leurs liens à force de se tordre et de ramper sur le sol ; j’eus beau essayer de les imiter, impossible de mollir la corde. Il m’arriva cependant de rouler sur un tas de coquilles de peignes de mer… sans aucun doute, les détritus laissés par des gens venus là pour se régaler de ces mollusques.

Une idée germa en mon esprit. Les mains liées au dos, je parvins à saisir une coquille, je fis plusieurs tours sur moi-

même, de la grève jusqu'aux rochers, et finis par découvrir une étroite crevasse dans laquelle je glissai la coquille. Sur son bord effilé, je sciai la corde qui emprisonnait mes poignets, mais ayant appuyé un peu fortement, je brisai la nacre trop fragile. Roulant de nouveau sur moi-même, je retournai au tas de coquilles et en ramenai autant que mes mains pouvaient en contenir. J'en brisai encore un certain nombre, me coupai à plusieurs reprises et souffris dans les jambes de crampes dues à ma position intolérable et à mes efforts épuisants.

Tenaillé par la douleur, je m'étais accordé quelque répit lorsque j'entendis une voix familière. C'était Charley venu à ma recherche. Mon bâillon m'empêchant de répondre, force me fut de demeurer là étendu, furieux de mon impuissance, tandis qu'il passait à la rame devant l'île. Bientôt le bruit de sa voix se perdit dans le lointain.

Je me remis à scier mes liens et au bout d'une demi-heure la corde céda. Une fois mes mains libres, le reste ne fut plus qu'un jeu d'enfant : en quelques minutes, j'eus libéré mes jambes et retiré le bâillon de ma bouche. Je fis ensuite le tour de l'île pour m'assurer que je me trouvais bien sur une île et non sur une partie du continent.

Plus de doute : c'était bien un îlot de l'archipel Marin, frangé d'une grève de sable et entouré d'une mer de vase. Il ne me restait qu'à patienter jusqu'au lever du jour et à remuer pour conserver un peu de chaleur dans mes membres ; cette nuit californienne était en effet glacée, avec tout juste ce qu'il faut de vent pour vous transpercer la peau et vous la couvrir de frissons.

Afin d'activer ma circulation, je fis à la course une dizaine de fois le tour de l'île et je grimpai sur sa crête ro-

cheuse ce qui, je m'en rendis compte par la suite, me rendit un service plus précieux encore que celui de conserver la chaleur de mon corps. Au milieu de cet exercice, je fus curieux de savoir si je n'avais rien laissé échapper de mes poches pendant que je me roulais sur la grève. Je constatai l'absence de mon revolver et de mon canif. Mouchoir Jaune s'était emparé du premier, mais j'avais certainement perdu mon canif dans le sable.

Tandis que je cherchais cet objet, un bruit d'avirons sur les tolets frappa mes oreilles. Tout d'abord ma pensée se reporta sur Charley ; mais, à la réflexion, il me sembla qu'il m'aurait appelé en approchant du rivage. Une soudaine prémonition du danger se saisit de moi.

Les îles Marin sont isolées et les visites nocturnes constituent une exception. Était-ce Mouchoir Jaune ? Le bruit des rames sur les tolets devint de plus en plus distinct. Je me couchai sur le sable et prêtai l'oreille. Le bateau, un youyou, à en juger par la cadence rapide des avirons, accosta à une cinquantaine de mètres de moi, sur la vase. J'entendis une toux rauque et mon cœur faillit cesser de battre. C'était Mouchoir Jaune ! Frustré dans son désir de vengeance par ses compagnons timorés, il s'était enfui du village et revenait seul mettre son criminel dessein à exécution.

Mon cerveau fonctionna rapidement : sans arme ni défense, abandonné sur un îlot minuscule, je me trouvais à la merci d'un bandit à peau jaune que je redoutais à juste titre. Tout autre endroit que cette île offrait plus de sécurité. Instinctivement je me tournai vers l'eau, ou plutôt vers la boue. Comme le Chinois gagnait le sable en pataugeant, je pataugeai de la même façon, mais en sens inverse, reprenant les

traces laissées par les Chinois lorsqu'ils m'avaient déposé sur la grève et avaient regagné la jonque.

Mouchoir Jaune, me croyant toujours ligoté et bâillonné, ne prit aucune précaution pour masquer sa venue. Protégé par le bruit de ses pas, je parcourus aussi silencieusement que possible une vingtaine de mètres avant qu'il eût atteint le sable de la grève. Je me couchai alors dans la boue glacée, tout parcouru de frissons, mais je n'osais me relever, craignant d'être découvert par l'œil perçant du Céleste.

Il suivit la grève jusqu'à l'endroit où il m'avait laissé lors de son premier voyage. J'éprouvai un vif regret de ne pouvoir être témoin de la déconvenue du bonhomme lorsqu'il ne me retrouverait pas. Mais ce sentiment fut bien furtif, car le froid me faisait claquer des dents.

Ensuite, je discernai à peine les mouvements de Mouchoir Jaune sous la faible clarté stellaire. Sa première idée fut certainement de faire le tour de l'île pour se rendre compte si aucun bateau n'avait accosté.

Ne découvrant point de nouvelles traces sur la boue, et convaincu que nulle embarcation n'était venue à ma recherche, il s'inquiéta de ce que j'étais devenu. À partir du tas de coquilles de peignes, il scruta le sable, s'éclairant à la flamme d'allumettes. À ces instants-là, je distinguais nettement sa face hideuse et, lorsque le soufre des allumettes irritait ses poumons et provoquait sa toux, j'avoue que je tremblais plus fort que jamais sur mon lit de boue.

La multitude d'empreintes laissées par mes chaussures ne manqua pas de l'intriguer. L'idée que je devais reposer quelque part sur la vase dut le frapper, car il fit quelques pas dans ma direction et, courbé en deux, scruta longuement la

surface sombre. Il se trouvait à peine à dix mètres de moi ; s'il avait craqué une allumette, il m'eût certainement découvert.

Il remonta la grève et grimpa sur la partie rocailleuse de l'îlot, me cherchant à la clarté d'allumettes enflammées. Je venais de l'échapper belle, cependant la crainte me harcelait et je crus plus avisé de changer de place. Je n'osais me tenir debout en raison du bruit de succion produit par la vase, aussi ne quittai-je pas la position allongée et avançai à quatre pattes suivant les traces marquées par les bottes des Chinois. Je gagnai ainsi le bord de l'eau. Arrivé là, je marchai jusqu'à une profondeur d'un mètre et suivis une ligne parallèle à la grève.

J'eus d'abord l'intention de m'enfuir dans le youyou de Mouchoir Jaune, mais à cet instant même, comme s'il redoutait l'exécution du projet qui venait de germer en mon cerveau, il descendit au rivage et, de son pas pesant, s'aventura sur la boue pour s'assurer si son bateau était toujours à la même place.

Cette fois je m'éloignai dans la direction opposée. Moitié nageant, moitié marchant, la tête émergeant seule à la surface, je m'efforçai de réduire au minimum le bruit de mes mouvements et réussis à couvrir ainsi une cinquantaine de mètres. Puis je sortis de l'eau et m'allongeai sur la vase.

Mouchoir Jaune retourna une fois de plus sur la grève, se mit à fouiller l'île, puis il revint au tas de coquillages. Tout aussi bien que lui, je savais ce qui se passait dans sa tête. Nul ne pouvait accoster l'île ou la quitter sans laisser d'empreintes sur la vase. Les seules traces visibles allaient de son youyou et de l'endroit où avait abordé la jonque. Je ne me trouvais donc pas sur l'îlot : je devais avoir fui par une

de ces deux pistes. Après avoir parcouru celle qui menait à son youyou, persuadé que je ne m'étais pas sauvé de ce côté, il se mit à étudier la seconde piste pas à pas, en craquant des allumettes.

Une fois atteint l'endroit où je m'étais d'abord allongé, il frotta d'autres allumettes et s'attarda un moment. Il venait de découvrir l'empreinte de mon corps ; il suivit mes traces jusque dans l'eau, mais sous un mètre de liquide il lui était impossible de rien distinguer.

D'autre part, comme la marée continuait à descendre, il découvrit sans peine le sillon creusé par la proue de la jonque. Si un autre bateau eût atterri à ce point particulier, il en aurait également vu les traces ; mais comme il n'en existait pas, Mouchoir Jaune était absolument convaincu cette fois que je me dissimulais quelque part dans la vase. Rechercher un gamin sur cette mer de boue, par une nuit sombre équivalait à vouloir retrouver une épingle dans une meule de foin ; le Chinois renonça à son projet.

Il remonta sur la grève et erra quelques instants encore. J'espérais qu'il ne tarderait pas à quitter l'île, car je souffrais terriblement du froid. Enfin, il regagna son canot et s'éloigna. Et si le départ de Mouchoir Jaune était une feinte ? S'il n'agissait ainsi que pour m'inciter à remonter sur la grève ?

Cette supercherie me parut plausible après tout. Mouchoir Jaune avait fait avec ses avirons plus de bruit qu'il n'était nécessaire. Aussi, je restai aplati et transi sur la vase. Je grelottais au point que les muscles de mon dos me causaient autant de douleur que le froid lui-même. Je dus faire appel à toute ma force de volonté pour ne pas quitter ma position intolérable.

Bien m’en prit de ne pas bouger. Environ une heure plus tard, je vis une forme se mouvoir sur la grève. J’essayai de l’identifier : mes oreilles perçurent bientôt une toux rauque trop familière. Mouchoir Jaune avait accosté sur l’autre côté de l’île et l’avait contournée pour essayer de me surprendre.

Les heures s’écoulèrent ensuite sans que le bonhomme redonnât signe de vie. J’hésitais toujours à me relever de ma couche de boue pour remonter sur la grève. D’autre part, je craignais de mourir si je restais plus longtemps dans cette pénible posture. Je ne me serais jamais cru capable de supporter pareille épreuve. J’étais transi à tel point que je ne frissonnais même plus, mais une douleur atroce me tiraillait les muscles et les os.

Depuis un certain temps la marée commençait à remonter et, peu à peu, me repoussait vers la grève. L’étale de haute mer se produisit à trois heures, et à ce moment-là je me relevai sur le sable, plus mort que vif, et trop faible pour pouvoir opposer la moindre résistance à Mouchoir Jaune, s’il était tombé sur moi.

Mais le Chinois ne reparut point. Il avait abandonné la partie et regagné la Pointe Pedro. Je me trouvais dans un état lamentable, sinon grave. Impossible de me tenir debout, encore moins de marcher. Mes vêtements boueux et gluants collaient sur moi comme des couches de glace. Je m’imaginais ne jamais pouvoir les enlever. Mes doigts étaient si gourds et si maladroits qu’il me sembla mettre une heure pour retirer mes chaussures : je n’avais pas la force de briser les lacets en peau de marsouin, et les nœuds m’opposaient un véritable défi. Je frappai mes mains sur le rocher pour essayer d’y faire revenir la vie. Par moments, je crus ma dernière heure arrivée.

En fin de compte – après ce qui me parut avoir duré plusieurs siècles –, je me dépouillai du dernier de mes vêtements. À présent, l'eau était toute proche et j'entrai dedans pour y baigner mon corps souillé de vase. Je demeurais toujours incapable de me lever ni de marcher et je redoutais de devoir rester étendu là pour l'éternité.

Il ne me restait qu'à ramper comme un escargot. Au prix de mille efforts, je me traînai sur le sable de la grève, aussi longtemps que mes forces le permirent. Au moment où l'aurore pâlissait à l'Orient, j'abandonnai la lutte. Le ciel teinté de rose et le bord doré du soleil émergeant au-dessus de l'horizon me trouvèrent désemparé et inerte parmi les coquillages vides.

Comme en un rêve, je vis la voile familière du ***Reindeer*** qui sortait du chenal de San Rafael poussé par une légère brise matinale. Cette vision comporte bien des lacunes et certains détails m'échappent totalement. Cependant, je garde le souvenir distinct de trois choses : l'apparition de la grand-voile du ***Reindeer,*** l'amarrage du bateau à une centaine de mètres tandis qu'un canot en débordait, le poêle tout rouge de la cabine où j'étais enveloppé de couvertures, la poitrine et les épaules à nu et massées par les mains impitoyables de Charley, la bouche et la gorge brûlantes du café un peu trop chaud que Neil Partington y faisait couler.

Malgré la brûlure, je vous certifie que je trouvai ce café excellent. Avant notre arrivée à Oakland, j'avais recouvré toute ma force et mon agilité… Charley et Partington redoutaient pour moi une pneumonie. Aussi pendant mes six premiers mois d'études, Mme Partington me couva-t-elle d'un œil maternel, par crainte de voir apparaître les premiers symptômes d'une maladie de poitrine.

Les années passent. Cependant, il me semble qu'hier encore j'étais ce gamin de seize ans engagé dans la Patrouille de Pêche.

Ce matin même j'arrive de Chine, après une rapide traversée sur mon brigantin ***Harvestar***. Dès demain, je me rendrai à Oakland pour revoir Neil Partington, sa femme et sa famille, puis j'irai à Bénicia serrer la main de Charley Le Grant et bavarder avec lui du bon vieux temps.

ÉPILOGUE

VÉRITÉ ET FICTION DANS LES PIRATES DE SAN FRANCISCO

Piedmont (Californie), le 9 mars 1903.

À
Monsieur le Rédacteur en Chef
du « Youth's Companion »

Cher Monsieur,

J'ai en main votre lettre datée du 4 mars, dans laquelle vous me demandez comment furent rédigées les histoires de la Patrouille de Pêche[9].

Je crois utile de vous préciser, pour commencer, que je connais parfaitement ce dont je parle, ayant fait moi-même partie, pendant un certain temps, vers ma quinzième ou ma seizième année, lorsque j'étais tout jeune, d'une flottille de pilleurs de bancs d'huîtres. Mon bateau, le ***Razzle Dazzle,*** était justement l'un de ces pilleurs, et, avec le reste de la flotte, dont l'équipage était composé d'adultes, pour la plupart des anciens forçats, j'ai écumé les bancs d'huîtres lors-

---

[9] Recueillies dans le présent volume sous le titre : Les Pirates de San Francisco.

que j'avais quinze ou seize ans, d'abord sur mon bateau, et, après son naufrage, sur un autre sloop, le ***Reindeer,*** que je partageais avec Nelson – ce dernier a été tué peu après par la police, à Bénicia, sur un autre sloop dont il était, à cette époque, le capitaine.

En fait, le pillage du banc d'huîtres que j'ai décrit dans l'une de ces histoires est le récit presque conforme d'un vrai pillage. On avait placé des gardiens sur les bancs d'huîtres, à marée basse, et on les avait laissés là, tout seuls, sans la moindre barque. Lorsque les pilleurs d'huîtres sont arrivés sur leurs petites embarcations, ils laissèrent celles-ci flotter à la dérive et forcèrent les deux hommes de guet jusque dans l'eau, sans toutefois leur faire mal. La seule différence avec la réalité, c'est que ce raid fut couronné de succès, et qu'aucun des pilleurs ne fut pris.

Plus tard, ce Nelson et moi-même sommes montés à Bénicia avec un chargement d'huîtres. Nous avons été abordés par l'un des hommes de la Patrouille de Pêche, qui nous fit une proposition qui retint toute notre attention. Quelques mois après, Nelson et moi-même prîmes une part très active dans les raids contre les pêcheurs illégitimes. La manière dont nous avons capturé la grande flotte chinoise des pêcheurs de crevettes est décrite dans la première histoire, « Mouchoir Jaune ». C'est une relation très fidèle de ce qui s'est réellement passé, et même le refus des Chinois d'écoper le ***Reindeer*** avant qu'il ne coule complètement est véridique.

Big Alec, le « Roi des Grecs », dans l'histoire qui porte ce titre, a réellement existé ; je n'ai pris la peine de changer ni son nom ni son surnom. Il avait à son actif une certaine quantité d'hommes qu'il avait personnellement fait passer de

vie à trépas, mais, avec l'aide des Grecs et quelque argent aidant, il s'en était toujours très bien tiré. Un jour, il arriva à Bénicia avec son bateau et vint nous prévenir, Charley et moi, de son intention d'aller pêcher l'esturgeon, dans la crique du Chantier naval de Turner, mais sa réputation était telle que nous le laissâmes faire, au lieu de le capturer, comme je l'ai écrit dans mon histoire. Plus tard, Big Alec (j'étais au Japon à cette époque) [10] tua deux marins dans des circonstances particulièrement dramatiques, échappa aux autorités et disparut définitivement. Voici ce qui s'était passé : une haine mortelle avait toujours existé entre deux marins anglais (des déserteurs) et Big Alec, et tout le monde était au courant de cette haine. Un jour, en plein jour, des gens qui se trouvaient sur le quai de Martinez purent voir Big Alec naviguer dans une direction, et les deux autres marins venir droit vers lui avec leur bateau. L'endroit où les deux bateaux auraient dû logiquement se croiser était caché des spectateurs sur le quai, par une jonque en chaume échouée là par hasard. Tout le monde vit bien les deux bateaux disparaître derrière la jonque, et, après un moment, Big Alec reparaître tout seul sur son bateau et continuer son chemin comme si rien ne s'était passé. On s'attendait naturellement à voir réapparaître le bateau des deux marins, mais en vain : dans le court laps de temps où ils avaient été cachés par la jonque, Big Alec avait tué les deux hommes, fait échouer leur bateau et s'en était reparti comme si rien n'était arrivé. Charley me donna tous ces détails sur cette affaire à mon retour du Japon. Il avait passé la drague de ce

---

[10] Ceci devait se situer vers 1893, quand London s'embarqua comme marin sur le voilier « Sophie Sutherland ». (Note de l'Éditeur.)

côté, et avait finalement retrouvé le bateau éventré et ses deux occupants morts.

« Le Siège du Lancashire Queen » est un amalgame de plusieurs histoires véridiques. Charley et moi-même, à bord d'un saumonier capturé à des Grecs Vallejo, arrivâmes sur les deux hommes équipés spécialement pour la pêche à l'esturgeon, nous les poursuivîmes tout autour d'une jonque et les perdîmes finalement, parce que nous les avions laissé se mettre sous la protection du capitaine de la jonque. Nous les avons donc abandonnés, alors que mon histoire dit tout le contraire. Mais nous avons pris un tas de pêcheurs dans ces mêmes eaux, pour le même motif, alors qu'ils avançaient de notre côté dans un bateau plus rapide que le nôtre. Nous les avons laissé nous devancer, et, de retour à terre, ils ont posé leurs filets chargés d'un bon millier d'esturgeons accrochés aux hameçons. Et quand ils sont venus réclamer leurs lignes, il ne nous restait plus qu'à les cueillir et à les déclarer coupables.

« Un bon coup de Charley » est un récit de pure imagination, mais qui repose sur un vieux truc de pêcheurs : ils laissent traîner leurs filets dans l'eau, et s'en vont. Lorsque la Patrouille de Pêche arrive pour confisquer les filets, ils lui tirent dessus du rivage.

« Démétrios Contos » est une fiction qui dépasse de loin la réalité. Car dans la réalité, Démétrios m'aurait purement et simplement laissé me noyer. Mais la fierté de conduire un bateau rapide et la réputation de la Patrouille de Pêche est certainement conforme à la vie même.

« Le Retour de Mouchoir Jaune », aussi, est une fiction, tout au moins lorsque j'écris qu'il m'a poursuivi jusque dans la boue. Mais je l'ai vraiment attrapé par le gouvernail, je l'ai

pris en remorque et l'ai coincé jusque dans la crique de San Raphael.

« Mouchoir Jaune », dans la réalité, ne réussit pas à s'enfuir, et fut jeté en prison avec tout son équipage.

J'ai retracé l'histoire des années 1891 et 1892, dans la baie de San Francisco et les rivières d'alentours. Les pêcheurs formaient vraiment une sacrée bande à cette époque, et ils sont toujours une sacrée bande. Les pilleurs d'huîtres n'existent plus de nos jours, mais les crevettiers chinois sont toujours là, fortement épaulés par les toutes-puissantes « Sept Compagnies », qui embauchent pour eux les meilleurs éléments et contrecarrent tous nos efforts pour les inculper, en faisant traîner les dossiers de tribunaux en tribunaux, et en se jouant des avocats minables que nous engageons pour défendre nos procès.

Il n'y a plus autant de fusillades, etc., entre Grecs et Italiens, car on a fort habilement amené ces gens sous le talon de la loi, bien que, comme je l'ai déjà dit, il reste encore quelques énervés. George, l'un des patrouilleurs les plus lâches dont je parle dans mon premier récit, a été poignardé, après mon départ de la Patrouille de Pêche, par un Grec particulièrement vindicatif. En ces temps reculés, on déposait les corps des pêcheurs morts dans leurs filets, et des batailles rangées, comme celle qui avait eu lieu autour du bateau de Big Alec, étaient organisées.

Il est exact que Charley, trois autres hommes et moi-même avons couru à en perdre le souffle sur le quai de Martinez pour sauver notre vie, poursuivis par une horde hurlante de pêcheurs, parce que nous venions de prendre sur le fait deux des leurs. Nous leur avons échappé dans notre saumonier, et quand plus tard le procès eut lieu à Martinez,

nous étions présents dans la salle, protégés par un grand renfort d'hommes prêts à se battre en cas de troubles. Mais le procès fut une farce. Martinez était, dans sa plus grande partie, un port de pêche, et d'innombrables pêcheurs furent mis en accusation par nos services. Mais un inébranlable jury de pêcheurs s'opposait à nous jusqu'au bout, et arrivaient au verdict « Non Coupable » sans même avoir eu à se lever de leurs sièges, alors que, comme je viens de le dire, les accusés avaient été pris la main dans le sac.

Ainsi-donc, je puis porter un témoignage valable sur les conditions qui étaient le lot ordinaire des pêcheurs il y a dix années ou plus, et je serais heureux que vous m'envoyiez toutes les demandes de renseignements qui me concernent. À propos, avec tout ce que vous faites pour faire connaître mon œuvre dans l'Est, la guerre des pilleurs d'huîtres de Chesapeake n'est pas près d'être oubliée.

Bien sincèrement,

Jack London.

(Traduction de François Postif)

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

https : //groups. google. com/g/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Mai 2023

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : YvetteT, Jean-Marc, Jean-LucT, Coolmicro